

SDA-2677  
(1895-1902)

# Société des Arts.

---

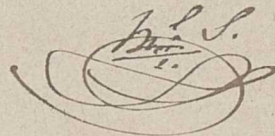
1895 à 1902.

---

Collectionné par

M<sup>r</sup> Suéd.  


Y faisant suite à une première  
collection allant de 1874 à 1894 -

M<sup>r</sup> S.  


Blank page with faint, illegible markings.

Comptes - rendus  
des Séances familiaires  
de la  
Société des Arts.

---

1895 -

---

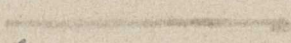
( 2<sup>d</sup> Volume. )

Comptes - rendus

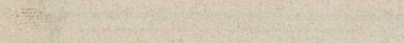
de la Commission d'hygiène

de la

Commission de l'hygiène



1895



1895.

**Société des Arts.** — La séance familière de janvier, hier lundi soir, était présidée par M. Viollier-Rey, qui a rappelé le règlement stipulant que le caractère de ces réunions mensuelles doit être strictement familial. M. Viollier a fait allusion aussi à une très ancienne séance de la classe des beaux-arts, en mai 1839 — alors qu'il fut reçu membre sous le patronage de Lugardon père et de Dorcières. Ces temps sont bien loin, hélas !

M. le président a aussi dit quelques mots de Florence, l'Athénée de l'Italie, la *città dei Fiori*, à l'architecture grandiose, aux édifices somptueux ; la Seigneurie, le dôme Ste-Marie, etc.

M. Viollier prétend que les bouquetières de Florence sont moins agréables de nos jours qu'elles ne l'étaient en 1840, alors qu'il se rendit pour la première fois dans la « *città dei fiori* ». Mais M. Viollier-Rey croit que l'âge du visiteur est pour quelque chose dans les prévenances des vendeuses de fleurs.

C'est encore de Florence que M. le professeur Vulliety a parlé, mais d'une Florence parement artistique et plus spécialement picturale.

Pour aider à cette communication il a fait circuler quelques belles photographies de maîtres florentins ou de maîtres italiens ayant séjourné à Florence :

Botticelli, Gozzoli, le Perugin, Domenico del Gallandalo, fra Bartolommeo, Mariotto, Albertinelli.

M. Vulliety aime les arts et en parle avec beaucoup de compétence, ses appréciations sont justes, raisonnées, et témoignent d'études et de comparaisons impartiales. On a beaucoup applaudi.

M. Krafft, architecte, a parlé de la Hollande, ce curieux pays qui est intéressant à divers points de vue : architecture, beaux-arts, commerce, industrie, colonies, agriculture.

On sait que le sol de la Hollande est négatif, c'est-à-dire qu'il se trouve au-dessous du niveau de la mer ; il en résulte une lutte permanente, de nuit et de jour, contre les eaux. La navigation se fait sur de nombreux canaux admirablement entretenus.

M. Krafft a fait appel aux souvenirs des membres de la Société à propos des anciennes relations de Genève avec la Hollande, et il a montré que nous avons de bons motifs pour aimer ce petit peuple persévérant, énergique.

M. Krafft a plus spécialement parlé de

l'architecture en Hollande, et ses explications si claires laissent entrevoir ces petites maisons proprettes, ces rues constamment balayées, ces étroits escaliers, ces déménagements par les fenêtres. En terminant, M. Krafft a dit quelques mots des falences de Delft et il a fait circuler un échantillon des beaux travaux de ces ateliers.

Après quelques mots de MM. Jeanmaire et Braschoss, on a accepté avec reconnaissance un don de M. Suès-Ducommun, consistant en un petit volume, contenant les comptes-rendus des journaux sur les séances familières de la Société des arts, séances qui n'ont pas de procès-verbaux.

On s'est séparé assez tard, après la lecture de quelques vers vibrants de M. Constant Hilbey.

*Tribune de Genève  
au 9 Janvier 1895.*

**Société des arts.** — La séance familière du lundi 7 janvier s'est tenue sous la présidence de M. Viollier-Rey, qui a d'abord présenté le magnifique atlas anatomique de M. le professeur Laskowski, dont un exemplaire, gracieusement offert par l'auteur à la Société auxiliaire des sciences et des arts, restera dans la bibliothèque de la Société des arts.

M. Viollier adresse ensuite ses vœux de nouvelle année à la Société, et, faisant revivre ses souvenirs d'il y a 30 à 40 ans, rend hommage, selon ses propres paroles, à ceux qui ont honoré leur pays et la Société des arts. Puis, comme introduction à la communication qui allait suivre, il a donné quelques détails topographiques et historiques sur Florence, que, par suite de circonstances de famille, il a souvent visitée. La cité des fleurs n'est pas plus riche en fleurs que beaucoup d'autres villes : elle fait pourtant une culture exceptionnelle de l'iris, dont on fait un parfum recherché ; mais les Florentins aiment les fleurs et en portent volontiers sur eux. Du reste, le nom de cité des fleurs paraît être surtout une affaire d'étymologie.

Après cette très intéressante entrée en matière dans laquelle le cœur, la mémoire et la bonne humeur se prêtait mutuelle assistance, M. le professeur Vulliet a donné une causerie sur les œuvres d'art de Florence. Il a passé en revue les vieux peintres jusqu'à Péruzin et Fra Bartolomeo, les deux maîtres de Raphaël, dont l'influence successive est sensible dans les différentes œuvres de leur illustre élève. La caractéristique du Péruzin en tant qu'individu était surtout curieuse : un mécréant, sans spiritualité, véritable industriel visant à entasser des gros sous et, avec cela, exécutant des tableaux de sainteté, mais dans lesquels la froideur trahit d'ordinaire l'absence d'émotion personnelle chez l'artiste.

M. Vulliet a signalé aussi différentes caractéristiques de l'art florentin : la façon dont il a saisi le type florentin lui-même, parfois en l'idéalisant, d'autres fois en mettant purement et simplement des portraits dans les tableaux.

La causerie de M. Vulliet, accompagnée de nombreuses et belles photographies, a vivement frappé par la compétence qu'elle révélait chez son auteur, qui s'énonce aussi très agréablement, et elle a captivé.

M. Kraft, architecte, a ensuite parlé de la Hollande, cette grande cuvette dont le sol est en contre-bas de la mer, le pays des digues et des canaux de toute sorte qu'un corps spécial d'ingénieurs est chargé de surveiller de très près, de peur de catastrophes dont on mesure d'ici la gravité si l'homme n'était là, luttant toujours contre les éléments. M. Kraft a admiré cette race forte, indépendante, animée de l'esprit libéral de la Réforme et qui, dans les jours mauvais, vint en aide aux Genevois, témoin l'ancien Bassin de Hollande.

M. Kraft s'est arrêté avec une sympathie très naturelle et pour le plus grand avantage de ses auditeurs sur l'architecture hollandaise. Pas de pierre de taille, tout est en brique, même les palais. Les habitations sont basses, deux étages : on n'aime pas les habitations communes à appartements distincts : le Hollandais veut être chez lui. C'est le style Renaissance qui est aujourd'hui à la mode : les maisons contiguës ont chacune leur toiture, ce qui donne un profil de toits en lignes brisées, favorisant le passage de la lumière.

Les portes d'entrée sont très étroites, de la largeur des portes de chambres intérieures. Aussi les déménagements et aménagements se font-ils régulièrement par la fenêtre, à l'aide d'une corde se déroulant autour d'une poulie disposée à cet effet dans la façade. Les maisons sont très propres : un robinet à portée permet d'en laver les murs extérieurs ; les rues elles-mêmes sont bien lavées, elles ont l'air de trottoirs, et souvent elles sont interdites aux voitures.

M. Kraft parle ensuite des superbes peintures sur porcelaine de Delft. Les apprentis peintres s'initient à leur art dans la fabrique même : on ne veut pas d'élèves formés au dehors. MM. Braschoss et Jeanmaire ajoutent quelques mots à l'intéressant exposé que nous venons de résumer, ce dernier pour rappeler les carillons qui jettent une note poétique dans la vie des simples villages de Hollande.

M. Suès fait ensuite à la Société un très joli cadeau, dont le remercie une chaude acclamation. Il a réuni les comptes rendus des soirées familiales publiés par la presse — la Société elle-même ne fait pas de procès-verbaux de ces séances — et cela sur une période de quatorze ans. Il en détache une page très fine due à la bonne plume du regretté Augustin Bost. Vifs applaudissements pour cette lecture, ainsi que pour les quelques strophes bien frappées sur l'Escalade et la Réformation à Genève, que récite M. Constant Hilbey. M. Jeanmaire est chargé de présider la prochaine réunion.

*Journal de Genève*  
*du 9 Janvier 1895.*

**Société des arts.** — (Séance familière des trois classes.) La séance du 4 février a justifié pleinement son nom de familière. Pas de travaux préparés à l'avance, ni de longues dissertations, mais une aimable causerie sans façons et dont M. Jeanmaire, président de la soirée, a fait surtout les frais.

L'aimable et spirituel peintre neuchâtelois, que nous pouvons un peu réclamer comme nôtre, puisqu'il partage son cœur et sa vie entre son Jura bien-aimé et notre vieille cité, présente à ses auditeurs toute une petite exposition des eaux-fortes et pointes sèches de M. Mégard ; il donne quelques détails sur le procédé technique et fait ressortir la valeur artistique de ces œuvres, dont beaucoup sont absolument remarquables. Quelques-uns des plus anciens restes de la vieille Genève nous ont tout particulièrement frappé et bien d'autres avec nous. M. Jeanmaire décrit ensuite la genèse de ses affiches en couleurs avec épreuves à l'appui.

Il recommande ce genre de travail aux peintres, qui ont tant de peine à vendre leurs tableaux. Du reste, des artistes d'un réel talent se sont voués à ce genre (lui-même en est un exemple), mais il appelle cela avec beaucoup d'esprit des « travaux forcés » et craint que, si on en abuse, on ne perde un peu le sentiment de la couleur et des nuances délicates.



Les affiches en question ont été exécutées à Genève, et il serait à désirer que cette industrie s'implantât chez nous. Nous avons beaucoup d'artistes de talent et des industriels qui peuvent fort bien exécuter les impressions en couleurs. M. Périnet lit une gracieuse poésie dédiée à M. Jeanmaire.

Après quelques renseignements complémentaires sur les affiches en couleurs, M. de Saussure communique un travail de M. G. Rochette; c'est un registre renfermant des renseignements sur la Société des arts, depuis 1776, date de la fondation, jusqu'à nos jours; il y a là, entre autres, une table des biographies des membres décédés, qui rendra de grands services pour les recherches.

Un nouveau jouet, une grenouille pneumatique, présentée par M. Roux-Eggy, sert d'intermède; elle a ceci de particulier qu'elle fonctionne sans mécanisme, par le seul fait de l'air comprimé par une poire en caoutchouc.

On annonce, aux applaudissements de l'assistance, que le gros lot (50,000 fr.) de l'emprunt genevois est échu à la Société pour la restauration du temple de Satigny.

La Société se transporte en pensée sur les rives du lac de Lugano, et, guidée par M. de Saussure, admire cette nature splendide, les fresques de Ste-Marie-des-Anges et la villa pompéienne d'un riche seigneur russe, grand amateur de musique, et qui se payait un orchestre de quatre-vingts musiciens.

On constate, en passant, que le Tessin a produit un grand nombre d'artistes, entre autres trois des principaux architectes de St-Pierre de Rome.

La soirée se termine, comme un feu d'artifice, par un joli bouquet. M. Jeanmaire raconte ses visites aux curés du Jura catholique, le bon accueil reçu chez eux, et dit tout cela d'une façon et avec des détails que le papier se refuse à rendre.

*Journal de Genève*  
*du 6 Février*  
*1895.*

**Société des Arts.** — La séance familière des trois classes qui a eu lieu lundi soir était présidée par M. Jeanmaire. Mais comme partout ailleurs, la grippe avait aussi mis le désarroi dans cette société; c'est ainsi que lundi soir la plupart des communications promises n'ont pas eu lieu, une grande partie des orateurs payant leur tribut à l'influenza. D'autre part, M. le président qui comptait ouïre mesure sur une communication de M. Welter-Crot, s'est vu dans la nécessité pour alimenter la séance, de présenter à ses auditeurs une phototypie. Cette gravure réclame représente les différentes phases de la fabrication du chapeau de paille de la fabrique Thiébaud à Budry (Neuchâtel). C'est une réduction — à la moitié — faite d'après les procédés modernes, d'un tableau à l'huile.

Mais, pour prolonger la séance, toujours dans l'attente de la communication de M. Welter-Crot, M. le président fait circuler des affiches illustrées. Il en fait l'historique et indique les différents procédés d'exécution de ce genre de travail. Plusieurs de ces épreuves sortent de la grande presse lithographique de M. Novverraz, lithographe à St-Jean, et la composition et le dessin sur pierre sont dus au peintre Jeanmaire. D'après ces résultats il semble donc prouvé d'une manière indéniable, qu'on peut faire à Genève ce genre de travail illustré tout aussi bien que dans les grands centres qui en ont conservé le monopole.

M. Roux a fait diversion par la présentation d'une grenouille savante; nous voulons parler d'un jouet des plus ingénieux qui représente cette peu gracieuse petite bête. On pèse sur une poire et voilà l'amphibie faisant des sauts de... grenouille, absolument comme s'il avait le bonheur d'y voir clair.

Puis c'est au tour de M. de Saussure de prendre la parole. Avec ce narrateur on fait un voyage au Tessin et avec lui on en admire les sites pittoresques. Rappelant ses vieux souvenirs de la Société des Arts, — exposition permanente — M. de Saussure donne des détails très intéressants et inédits sur les débuts de cette Société.

*Tribune de Genève*  
*du 6 Février*  
*1895.*

**Société des Arts.** — La séance familière du 4 courant a été présidée par M. l'ingénieur Veyrassat, lequel a ouvert lui-même la série des communications en parlant de l'invention de Turpin qui a provoqué les vives controverses que l'on sait. Un tel sujet convenait à l'orateur, qui commanda une batterie de fusées suisses à l'époque où ce corps existait. L'idée de Turpin a été d'assurer la marche régulière des fusées de guerre. Il dit avoir obtenu des trajectoires parfaitement régulières, ce qui ne s'était encore jamais vu. Et quels résultats pratiques : une seule fusée a donné 2640 éclats ! Il a imaginé aussi un caisson-mitrailleuse contenant 67 projectiles et couvrant, criblant et foudroyant une surface de 30,000 mètres carrés. Tout cela n'est pas encore entré dans le domaine des faits, puisque nous devons nous rapporter au seul témoignage de l'inventeur ; il y manque encore l'expérience : mais cela repose sur un principe juste.

Après cet exposé dans lequel le technicien déploie toutes ses qualités de précision et d'intelligence des moindres détails, M. Th. de Saussure, ancien officier supérieur d'artillerie, présente quelques réflexions très intéressantes, elles aussi. Il croit que l'artillerie gardera sa place et qu'elle sera bien difficile à détrôner, surtout après ses transformations modernes : pièces rayées, boulet creux devenant un obus et portant à des distances invraisemblables. A cela sont venues s'ajouter encore, pour les luttres sur mer, les torpilles, qui se fabriquent en Autriche au prix de 7,000 à 10,000 fr. pièce, et qui viennent de figurer expérimentalement dans la guerre sino-japonaise. Cependant avec toutes ces armes terribles on ne tue pas plus de monde que dans les guerres du commencement du siècle, du temps de Napoléon.

C'est peut-être ce qui peut nous aider à nous résigner à ces progrès dans l'art de tuer. M. le professeur Yung, en succédant aux précédents orateurs, exprime toutefois le vœu que l'argent qui s'engouffre dans les luttres fratricides soit mieux employé et serve à la science.

M. Emile Yung parle ensuite, avec l'intérêt qu'il sait communiquer à la science, des dimensions relatives de la tête chez les Genevois et, en particulier, de l'*indice céphalique*, c'est-à-dire du rapport entre le diamètre longitudinal et le diamètre transversal du crâne. Les chiffres qu'il fournit sont tirés de 400 observations prises sur des personnes de différents âges, des messieurs et des dames. Les crânes larges ou brachycéphales, dont l'indice est compris entre 80 et 85, sont de beaucoup les plus communs à Genève (190 sur 400) ; viennent ensuite les crânes mésaticéphales. Quant aux dolichocéphales (têtes allongées), ils constituent l'exception, puisque, dans sa série, M. Yung n'en a rencontré que onze. Les indices individuels extrêmes mesurés par lui sur nos concitoyens sont : 70, 37 et 92, 47. On voit

qu'entre ces deux termes il y a de la marge. Il ne peut d'ailleurs être question d'un indice céphalique genevois, étant donnée la diversité d'origine de notre population, mais il y a un intérêt scientifique à mesurer un très grand nombre de têtes, afin de tirer des moyennes. Il semble établi que, dans les races supérieures, la brachycéphalie tend à s'accroître, chez les hommes en particulier, les femmes et les enfants se montrant davantage conservateurs des formes ancestrales. M. Yung indique à ce propos les relations possibles qui existent entre la forme du crâne et le développement de l'intelligence. Plusieurs membres de la Société lui offrent aussitôt leur tête... à mesurer, comprenant l'intérêt des études anthropologiques et la nécessité de les faire reposer sur une base aussi large que possible.

Invité à dire quelques mots, M. le professeur Wuarin transporte la Société des arts dans une des Genève d'Amérique, dans l'Etat de New-York, et établit quelques comparaisons avec la Genève de César. Entre autres choses, il signale dans une petite ville modeste la précaution utile de tracer les rues nouvelles avant que les maisons se soient égrenées au hasard, et souvent bien malencontreusement, sur le pourtour. C'est de la prévoyance et de l'hygiène bien comprise, et on épargne ainsi les dépenses que nécessite l'élargissement après coup des rues mal établies au début. M. Wuarin raconte des faits très frappants qu'il a entendu citer par des hommes de science sur l'action de la lumière dans la destruction des microbes. Une rue où le soleil ne va pas, ou même seulement sombre, étroite, favorise le développement de la tuberculose chez ses habitants. M. le docteur Ferrière, dans un rapport officiel mémorable, ne fût-ce qu'au point de vue du peu d'effet de ses conclusions sur le tracé de nos nouveaux quartiers, avait déjà signalé ce danger. Nos gouvernants s'occupent de prévenir la transmission de la tuberculose par des vaches étiques : fort bien, mais que l'on commence par le commencement, par la mesure essentielle. M. Wuarin reprend le vœu de son distingué collègue M. Yung, mais en le développant dans ce sens que la science n'est pas le but suprême et qu'elle doit viser à devenir un moyen de concourir au bien public. L'action des hommes de science, bien qu'il y ait des exceptions, ne se fait pas sentir comme elle le devrait dans les nombreuses questions où ils sont appelés à éclairer l'opinion.

M. de Saussure présente quelques considérations dominées par le culte de l'art, et, au point de vue utilitaire, il déclare que les maisons plus hautes que ne le comporte la largeur de la rue devraient être interdites chez nous comme il les a vues interdites ailleurs. M. Veyrassat appuie aussi sur l'urgence d'un plan d'extension pour notre ville. Tout le monde est frappé de l'adhésion que ces idées rencontrent dans l'assemblée.

M. le professeur Eugène Subit, qui a passé de longues années aux Etats-Unis, a fourni sur le pont de Brooklyn, cette merveille du génie industriel moderne, quelques curieux détails. singulièrement nouveau monde : un pont suspendu qu'on met vingt-cinq minutes à franchir, que des trains et les voitures passent dans les deux sens. Dépense soixante-dix millions de francs.

*Journal de Genève*  
*du 10 Mars*  
*1895.*

**Société des arts.** — C'est M. Veyrassat, ingénieur, qui a présidé la séance familiale de mars. Il a bravement commencé par payer de sa personne en parlant des inventions de Turpin.

L'idée de Turpin a été d'assurer la marche régulière des fusées de guerre. Il dit avoir obtenu des trajectoires parfaitement régulières, ce qui ne s'était encore jamais vu. Et quels résultats pratiques: une seule fusée a donné 2640 éclats! Il a imaginé aussi un caisson mitrailleuse contenant 67 projectiles et couvrant, criblant et foudroyant une surface de 30,000 mètres carrés.

M. Théodore de Saussure a fait suivre cet exposé de quelques réflexions fort judicieuses; puis on a entendu M. Emile Yung, professeur à l'Université, qui a fait une communication bien curieuse sur des dimensions relatives de la tête chez les Genevois et, en particulier, de l'indice céphalique, c'est-à-dire du rapport entre le diamètre longitudinal et le diamètre transversal du crâne. Les chiffres qu'il fournit sont tirés de 400 observations prises sur des personnes de différents âges, des messieurs et des dames. Les crânes larges ou brachycéphales, dont l'indice est compris entre 80 et 85, sont de beaucoup les plus communs à Genève (190 sur 400); viennent ensuite les crânes mésaticéphales. Quant aux dolichocéphales (têtes allongées), ils constituent l'exception, puisque, dans sa série, M. Yung n'en a rencontré que onze. Les indices individuels extrêmes mesurés par lui sur nos concitoyens sont: 70,37 et 92,47. On voit qu'entre ces deux termes il y a de la marge. Il ne peut d'ailleurs être question d'un indice céphalique genevois, étant donnée la diversité d'origine de notre population, mais il y a un intérêt scientifique à mesurer un très grand

nombre de têtes, afin de tirer des moyennes. Il semble établi que, dans les races supérieures, la brachycéphalie tend à s'accroître, chez les hommes en particulier, les femmes et les enfants se montrant davantage conservateurs des formes ancestrales.

M. le professeur Wuarin a parlé de la ville de Genève (l'une des nombreuses Genève des Etats-Unis), située dans l'Etat de New-York. Le distingué professeur a trouvé des comparaisons utiles à faire entre la cité américaine et celle où prêcha Calvin.

..... Entre autres choses, il signale dans une petite ville modeste la précaution utile de tracer les rues nouvelles avant que les maisons se soient égrenées au hasard, et souvent bien malencontreusement, sur le pourtour. C'est de la prévoyance et de l'hygiène bien comprise, et on épargne ainsi les dépenses que nécessite l'élargissement après coup des rues mal établies au début. M. Wuarin raconte des faits très frappants qu'il a entendu citer par des hommes de science sur l'action de la lumière dans la destruction des microbes. Une rue où le soleil ne va pas, ou même seulement sombre, étroite, favorise le développement de la tuberculose chez ses habitants.

La communication de M. Wuarin, accueillie avec beaucoup de plaisir, a été l'occasion d'un entretien familial, auquel ont pris part MM. Th. de Saussure, Veyrassat et Subit.

*Tribune de Genève*  
*du 12 Mars*  
*1895.*

*T. S. P.*

**Société des Arts.** — La dernière séance familière de la saison a eu lieu lundi soir sous la présidence de M. Moïse Briquet, de la Classe d'industrie. Le premier sujet a été traité par M. le professeur Louis Wuarin, qui a parlé des Etats-Unis au point de vue de l'architecture. Les projections ont grandement contribué à l'intérêt de cette causerie, déjà fort attrayante, car M. Wuarin, à l'encontre d'autres conférenciers, a abordé un terrain exploré par lui-même. L'écran a successivement, et avec une obéissance passive, reproduit des vues de Brooklyn, de New-York, de la nouvelle-Genève; puis voici les maisons historiques de Penn., celle de Washington. On arrive à Chicago, avec ses maisons élevées; en voici une à 22 étages! M. Wuarin fait encore présenter des vues de Washington, avec la Maison-Blanche, résidence du président des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. L'exposé de M. Wuarin a été suivi d'une causerie, au cours de laquelle M. Théodore de Saussure n'a pas caché son peu d'admiration pour l'architecture à... vingt étages.

M. Braschoss, qui aime les souvenirs genevois et les traite presque avec émotion, a évoqué les ordonnances somptueuses, remaniées et rééditées en 1772. Certaines restrictions du XVIII<sup>e</sup> siècle, par trop arbitraires, paraissent avoir été omises dans cette réimpression.

Mais on y retrouve l'interdiction de porter des bijoux — à l'exception des bagues que pouvaient s'offrir les époux. On interdisait les voitures, les chaises à porteurs — même les porteurs particuliers étaient à l'index, et les citoyens étaient tenus à engager ceux qui se tenaient à la disposition du public, sous l'Arsenal. On a beaucoup goûté cette réminiscence — qui faisait oublier l'Amérique du Nord et ses grandes maisons.

M. de Meuron, ingénieur, a sommairement rendu compte de l'ouvrage que M. le professeur Forel, de Morges, vient de publier sur le lac Léman. Bien que fort écourtée, cette analyse n'en a pas moins été l'objet

d'une attention très soutenue. M. Forel résume le fruit de ses longues et patientes recherches sur notre beau lac; il s'occupe des seiches, des loïis qui les régissent; de l'eau, de sa composition chimique; — sur ce dernier point, le savant professeur vaudois présente des conclusions qui sont bien faites pour nous plaire: il est arrivé à la conviction que l'eau du lac de Genève est la plus salubre du monde.

M. Moïse Briquet a remercié les auteurs des diverses communications, puis il a donné rendez-vous à ses collègues à la saison prochaine — soit au premier lundi de novembre (le 4) sous la présidence de M. Suès-Ducommun.

*Tribune de Genève*  
*du 2 Avril 1895.*

**Société des arts.** — La soirée familière du 1<sup>er</sup> avril, dernière de la saison, a été présidée par M. Moïse Briquet, qui a donné d'abord la parole à M. Wuarin.

Ce dernier, à l'aide de superbes projections rendues d'une manière remarquable par l'excellente lanterne de l'Athénée, s'est appliqué à faire connaître l'architecture aux Etats-Unis, dans les différents domaines. Sa communication a été suivie d'un entretien entre les assistants, dont la fenêtre à guillotine ou à l'anglaise — pour parler avec l'Académie — a fait surtout les frais. Cette fenêtre s'est trouvée avoir des adversaires et des partisans, comme à peu près toutes les choses de ce monde.

M. le pasteur Braschoss lit ensuite quelques curieux articles d'un règlement des syndics de Genève, daté de 1772, concernant les lois somptuaires, qui existaient partout autrefois et qu'on a faussement représentées comme étant, à Genève, l'œuvre de Calvin. Interdiction du port des pierres et des vêtements de soie, de l'usage des voitures sauf dans des cas spéciaux. Il nous sera permis de rappeler à ce propos le *Traité du luxe*, par « Monsieur Butini » (Genève 1774), dans lequel l'auteur défend les lois somptuaires dont il vient d'être question, dans l'intérêt de la démocratie. « Sans elles, le citoyen d'une fortune médiocre se consumera en efforts ruineux, pour n'être ni méprisé, ni éclipsé par le riche, qu'il regarde avec raison comme son égal... »

M. l'ingénieur de Meuron signale à l'intérêt scientifique des assistants le deuxième volume, sortant de presse, du bel ouvrage de M. le prof. F.-A. Forel, le *Léman*. C'est le résultat d'un patient labeur, de 30 ans d'observations et de recherches minutieuses.

Les différents chapitres de l'ouvrage sont d'importance inégale; tel, celui de l'*optique*, par exemple, n'est pas absolument spécial au Léman:

les faits observés peuvent l'être aussi bien ailleurs. Par contre ceux qui traitent l'*hydraulique*, la *thermique*, la *chimie*, sont bien monographiques et offrent pour les riverains de notre lac le plus haut intérêt.

M. Forel a réussi à débrouiller les lois qui président à ces diverses dénivellations régulières et rythmiques dont les plus intéressantes sont les *seiches*; il fait suivre à son lecteur d'une manière absolument claire, au moyen des courbes des limnigraphes qu'il a observés, les différents mouvements d'oscillation, de translation ou de vibration de cette énorme masse de 89 milliards de mètres cubes d'eau, si sensible pourtant qu'ébranlée par la simple marche d'un bateau à vapeur elle enregistre sa propre trépidation à plus de dix kilomètres de distance et pendant bien des heures encore après que la cause a été supprimée.

Fort intéressante aussi l'étude des températures du lac et des phénomènes de congélation de notre rade de Genève; la détermination des quantités de chaleur absorbées en été et restituées en hiver par cet immense réservoir qui évite à notre pays des écarts de température qui le rendraient presque inhabitable.

Le volume se termine par la démonstration de l'excellente qualité de nos eaux pour l'alimentation.

Il n'était pas besoin de trouver tant de qualités aux flots du bleu Léman pour le faire aimer de ses riverains; mais la lecture du bel ouvrage de M. le professeur Forel crée un lien d'affection de plus: celui que fait naître l'admiration pour les merveilles scientifiques que la Providence a cachées dans ce poétique écrivain d'azur et d'émeraude...

L'exposé de M. de Meuron, fort lucide et attachant, a été suivi avec une attention exceptionnelle, et a donné lieu ensuite à d'intéressantes remarques.

Journal de Genève  
du 10 avril  
1895.

**Société des arts.** — Les séances familiares ont repris lundi soir, 4 courant, sous la présidence de M. Suès-Ducommun, qui a présenté d'abord en quelques mots aimables M. le professeur Laskowski. Ce dernier, qui fit don de son Atlas d'anatomie à la Société des arts, a bien voulu fournir à son sujet d'intéressants détails. Cet ouvrage en polychromie est le premier qui ait jamais été publié, et l'auteur se félicite qu'il ait vu le jour à Genève.

Le savant anatomiste s'est appliqué d'abord à créer un type d'homme, auquel il a rapporté toutes ses planches. Cet homme a 1 mètre 75 de haut et la tête représente le septième et demi du corps. MM. Balicki, pour le dessin, et Braun, lithographe, ont mis à cette œuvre un intérêt très vif et tous leurs soins. Pour imprimer cet atlas, il a fallu 160,000 impressions en différentes couleurs. L'assemblée a beaucoup goûté l'exposition si vive et si nette de M. Laskowski, qui a parlé pendant une heure, et beaucoup admiré l'œuvre à laquelle le distingué professeur a attaché son nom au prix de peines et de sacrifices considérables.

M. Welter-Crot fait ensuite une communication très appréciée sur le séjour de Liszt à Genève, en 1835-1836. Il était venu en notre ville pour cacher ses amours avec une grande dame française, la comtesse d'Agoult, dont il eut, comme enfants, Mmes Emile Ollivier et Cosima Wagner. Chez nous, les registres de l'état civil renferment, en outre, la mention de Blandine-Rachel Liszt, née à Genève, Grand'rue, 8, fille naturelle de Liszt et d'une dame Méran de Paris. Les témoins à l'acte sont le professeur de musique Wolf et James Fazy. — Georges Sand, Liszt, Mme d'Agoult, Adolphe Pictet et le voyage à Chamonix de ces différents personnages se sont rencontrés dans le récit très anecdotique de M. Welter, qui reviendra, du reste, sur le voyage à Chamonix. — La prochaine séance sera présidée par M. Petavel-Ollivier.

Journal de Genève  
du 8 novembre  
1895.

**Société des Arts.** — La soirée familière de décembre était présidée, hier lundi soir, par M. Pétavel-Cliff. L'aimable président a d'abord payé de sa personne en parlant du lien qu'il voudrait voir s'établir entre les Suisses de la patrie commune et ceux qui, pour un motif ou pour un autre, ont dû s'expatrier. A l'époque où M. Numa Droz, l'un de ses anciens élèves, était président de la Confédération, M. Pétavel eut l'honneur de l'entretenir de la création d'une société pour la protection des émigrants. L'idée parut excellente à M. Droz et elle fit son chemin. On créa un commissariat fédéral pour l'émigration; mais cette institution ne paraît pas suffisante à M. Pétavel, qui voudrait un annuaire spécial pour les émigrants, renfermant tous les renseignements nécessaires.

Un autre côté de la question est celui des Suisses disséminés en Europe, qui ne sont pas précisément des émigrants; on assure qu'il y a près de 330,000 Suisses à l'étranger, dont 83,000 en France, 40,000 en Allemagne, etc.; en Afrique, il y en a 3,000, en Australie 3,500, aux Etats-Unis 104,000. Il y a donc près de 10 0/0 de la population totale de la Suisse à l'étranger. M. Robert Comtesse a publié sur cette question de l'émigration une brochure spéciale, au moment où la loi sur la représentation diplomatique de la Suisse à l'étranger était en discussion (janvier 1895).

M. Pétavel a revu cette année M. Numa Droz, qui approuva l'idée qui lui fut soumise de créer un lien entre les Suisses disséminés au dehors et ceux du pays même. De même qu'il y a quatorze ans, M. Droz fit un excellent accueil à M. Pétavel et lui suggéra la pensée de profiter de l'exposition nationale pour mûrir l'idée.

Etant à Londres, pasteur (pendant 14 ans), M. Pétavel avait organisé avec un de nos compatriotes une réunion annuelle qui, dès lors, a toujours lieu, chaque année au printemps, depuis 31 ans. En résumé, il faudrait dans chaque centre, à l'étranger, au moins une réunion annuelle.

Si chaque Suisse donnait seulement dix centimes par an, on arriverait à 300,000 francs! Que de bien on pourrait faire avec ce capital. Il y a des précédents encourageants dont on pourrait s'inspirer. Pourquoi ne créerait-on pas à Genève un petit commencement d'une organisation de ce genre.

M. Louis Sené a vivement engagé M. Pétavel à persévérer et à nantir la presse de son excellente proposition.

M. Théodore de Saussure a présenté quelques objections tout en étant très sympathique au but.

On trouve toujours des gens disposés à donner leur signature, mais lorsqu'on leur demande leur temps ou leur argent, la note change souvent. — M. de Saussure a cité un cas très curieux exemple de l'attachement des Genevois à leur pays. Aux Etats-Unis, il y a de nombreux Gallatin; leur ancêtre leur avait recommandé de ne jamais quitter leur nationalité genevoise; depuis cette époque, aucun Gallatin ne se marie, ou ne meurt, sans que l'acte ne soit transcrit sur les registres de l'état civil de Genève.

M. de Saussure a fait aussi allusion aux difficultés que l'on rencontre en Suisse pour reprendre la nationalité genevoise. Dès le retour, on demande aux Suisses de payer l'arriéré de la taxe militaire, tandis que l'étranger se fait naturaliser pour 200 francs. Par contre, les fils des Suisses nés en France sont « fourrés dans des pantalons rouges » dès leur vingtième année: c'est la loi.

M. Pétavel ne s'est pas tenu pour battu et il a insisté; il est persuadé de l'excellence de ce qu'il a appelé « la création d'un 23<sup>e</sup> canton de la Confédération à l'étranger. »

M. le Dr Appia, favorable en principe, s'est demandé quel pourrait bien être la but immédiat et pratique de la proposition de M. Pétavel. Il lui paraît probable que le comité à créer deviendrait bien vite un bureau de société de secours mutuels — au lieu d'une société de patriotisme mutuel.

M. John Cuénoud estime que la pensée de M. Pétavel est de celles qui doivent faire leur chemin; il ne faut pas l'abandonner, mais l'encourager de toutes manières. On pourra l'étudier de près et en nantir la presse ainsi que l'a demandé M. Sené.

M. Brunschoss a présenté quelques recommandations au sujet de la tenue des séances familiales qu'il voudrait voir plus nourries, spécialement par des communications des présidents des diverses classes.

M. Th. de Saussure a trouvé quelques paroles très justes à répondre. Il a dit que de nos jours, on ne cause plus. Les temps sont changés — il y a des choses qui sont dans le malheur du siècle. Ainsi dans le temps, on voyageait en diligence;

c'était une conversation permanente, pendant trois jours. Maintenant, on va en chemin de fer : on peut se trouver vis-à-vis de quelqu'un pendant deux jours, sans lui adresser la parole. On craint même qu'on ne cherche à entrer en conversation avec vous.

Ce sujet liquidé, on a entendu avec plaisir un autre son : M. Welter-Crot a continué une communication précédente sur le séjour que Liszt fit à Genève. Ou plutôt, il a été d'abord question de l'ascendance de Mme Dagout, qui vint séjourner à Genève avec Liszt, rue Tabazan. Une fille de Liszt, née à Genève, Grand-Rue, épousa plus tard Emile Ollivier, mais mourut en 1862. La seconde fille de Liszt, Mme Cosima Wagner, veuve de Richard Wagner, est née à Bellaggio ; un troisième enfant est né à Rome. Après sa rupture avec Liszt, Mme Dagout retourna à Paris et, sous le nom de Daniel Stern, écrivit beaucoup et fit aussi beaucoup parler d'elle.

Bien que l'heure fut très avancée, on a entendu avec un vif intérêt la fin de la causerie de M. Welter, entremêlée d'aperçus piquants sur l'éternel féminin. C'était, dans ce domaine, une innovation courageuse. Et, bien que la tradition soit chez elle à l'Athénée, on n'en a pas voulu à l'aimable lecteur d'avoir risqué quelques jolies citations.

Tribune de Genève  
du 3 X<sup>bre</sup> 1895.

Soirée familière de la Société des arts (2 décembre). — La séance a été ouverte par une communication du président de la soirée, M. Petavel-Olliff sur les *Suisses disséminés à l'étranger*. Dans le nombre, il faut d'abord mentionner les émigrants proprement dits, qui se rendent pour la plupart soit aux Etats Unis, soit dans la République argentine. Plusieurs d'entre eux, partis sur la foi de prospectus illusoire, sans entraînement préalable et sans aucune notion des langues étrangères, finissent par revenir au pays natal, privés de tout, et même du lopin de terre qu'ils ont vendu en partant. Afin de parer à ces tristes éventualités, un commissariat pour renseignements a été institué à Berne, et les citoyens suisses qui se proposent d'émigrer en Amérique peuvent y obtenir des indications utiles. Mais cela n'est pas suffisant.

Le Journal de Genève du 25 janvier a repro-

duit une statistique empruntée à une brochure de M. Robert Comtesse, conseiller national, touchant les Suisses à l'étranger. Leur nombre s'élève, paraît-il, à un minimum de 330,000, soit plus du dixième de la population totale de la mère patrie ; or il est de fait qu'en dépit de toute leur bonne volonté, les agents diplomatiques et les consuls suisses ne suffisent pas à la tâche que leur impose cette multitude de disséminés. Ne serait-il pas à souhaiter qu'il se formât dans la mère patrie une société qui prendrait sous sa protection les membres épars de la nationalité helvétique, qui les grouperait dans leurs pays d'adoption et qui chercherait à établir entre ces différents groupes un lien salutaire ?

Cette *Société nationale des Suisses à l'étranger* pourrait rendre des services multiples, en publiant un Bulletin servant de lien entre les Suisses expatriés et leur patrie. Il existe sans doute déjà des centaines de sociétés isolées ; il semble qu'il ne serait pas bien difficile de les mettre en rapport les unes avec les autres, et avec un comité central, dont Genève pourrait prendre l'initiative, ainsi qu'elle l'a fait pour plusieurs institutions internationales et intercantionales.

Fondés sous les auspices d'une telle société, des comités locaux suppléeraient au nombre trop restreint de nos consuls. Un personnage haut placé, ancien président de la Confédération, estimait que le gouvernement fédéral serait heureux de procurer à la société projetée, avec un subside annuel, l'appui des représentants officiels de la Suisse. Mais il faudrait pour cela qu'un homme de cœur, jeune encore et parlant facilement trois ou quatre langues, s'inspirât de cette idée et se consacra tout entier à sa réalisation.

Cette communication a vivement intéressé les auditeurs.

Plusieurs membres présents à la réunion, M. Théodore de Saussure, M. le Dr Appia, M. Cuenoud et M. Sené, ont pris la parole, soit pour appuyer le projet, soit pour signaler certaines difficultés.

M. Welter-Crot a terminé la séance en donnant des détails biographiques très peu connus sur Mme d'Agoult (Daniel Stern), dont la grand-mère était d'origine neuchâteloise (Sophie Huguenin, devenue vicomtesse de Flavigny), et dont le père, né à Genève en 1770, était à la fois Genevois, Neuchâtelois et Soleurois. Mme d'Agoult était donc à un certain degré notre compatriote. Pendant son séjour à Genève, en 1835, elle donna le jour à Blaudine-Rachel Liszt, fille naturelle, disent les registres, de Liszt et de certaine demoiselle Méran. On voit que Mme d'Agoult était riche en pseudonymes. Cette première fille devint Mme Emile Ollivier et mourut en 1862. Quant à la deuxième fille, née à Bellaggio, en 1828, c'est Mme Cosima Wagner, la veuve du célèbre compositeur.

M. Galopin-Schaub présidera la prochaine séance de janvier.

Journal de Genève  
du 7 X<sup>bre</sup> 1895.

**Société des arts.** — La première séance mensuelle familière de 1896 a eu lieu hier lundi soir sous la présidence de M. Krafft, député. La soirée a été exceptionnellement riche et attrayante.

Un de nos jeunes savants d'avenir, M. Briquet, Dr ès sciences, a traité d'un chapitre très curieux de la botanique: des organes défensifs des plantes. Tout le monde ne sait pas, la chose est probable, que la nature a donné aux végétaux, comme aux hommes et aux bêtes, les moyens de gêner ceux qui voudraient les... manger ou simplement les attaquer. Ces hommes de science sont sans cœur: ils nous dépoétisent jusqu'à nos proverbes les mieux reçus: nous disons, par exemple, « pas de roses sans épines. » Eh bien, ce n'est pas vrai, il y a des roses qui n'en ont pas, mais elles sont armées d'une autre façon contre les attaques. Les végétaux ont des épines, ou des piquants: on pourrait croire que c'est la même chose, mais M. Briquet a réussi à persuader le contraire à ses auditeurs charmés, en leur prouvant que les piquants poussent au hasard, tandis que les épines font partie intégrante de l'organisation de la plante. Le houx est armé d'épines; d'autres plantes les perdent lorsque, arrivés à l'état arborescent, elles sont hors d'atteinte des animaux.

Les végétaux ont encore d'autres « trucs » — on nous permettra cette expression étrangère à la botanique — pour se défendre; il y a des odeurs qui font fuir bêtes et gens: ce sont des alcaloïdes ou des huiles aromatiques.

Dans l'île de Java on trouve une fleur superbe, qui a un seul inconvénient: c'est d'exhaler une épouvantable odeur cadavérique. Lors de la réception d'un gouverneur, des notables de Batavia avaient orné une grande salle de ces fleurs — mais à l'entrée du fonctionnaire, tout le monde s'est enfui, épouvanté. Les braves gens de Batavia ont failli avoir une vilaine affaire sur les bras. Dans certains pays chauds poussent des plantes dont l'approche est des plus dangereuses; les extrémités de la feuille renferment un venin qui peut occasionner des douleurs aiguës et persistantes, pouvant avoir pour conséquences des maladies nerveuses suivies de folie ou de mort.

Un savant allemand, M. Stahl, a eu la patience invraisemblable d'étudier la physiologie des escargots et des limaces; pendant trois ans il a soigneusement élevé de ces immondes petites bêtes, uniquement pour savoir de quelle façon les feuilles s'y prennent pour se défendre contre leurs mâchoires.

Ce grand chercheur allemand, après trois ans d'études absorbantes, est arrivé à constater que les feuilles se défendent par des moyens chimiques et mécaniques — en distillant une substance qui effraie les limaces, ou en se couvrant de petits piquants qui leur chatouillent la mâchoire ou retardent la marche.

M. Krafft, et tous les membres de la société, ont trouvé ces détails fort intéressants et on a très vivement remercié M. Briquet.

M. Suès — Ducommun a lu quelques fragments du journal de son père, Marc-Jules Suès, ancien secrétaire de l'état civil, se rapportant aux années 1813, 1814 et 1815. Ces notes prises au jour le jour sont la photographie vivante de l'époque historique dont l'anniversaire vient d'être célébré. Suès était un patriote, et, à travers les lignes qu'il a laissées, on peut deviner l'anxiété, l'espoir, le découragement ou l'enthousiasme de cette époque lointaine.

M. Braschoss a suggéré à M. Suès l'idée de faire publier ce journal dont la lecture serait fort intéressante, utile même. Il a complété les notes sur plusieurs points de détails; une jolie anecdote consacrée à un porteur d'eau de ce temps a fort divertit.

On a aussi regretté la retraite, la sonnerie du port, et autres souvenirs bien bien chers aux vieux Genevois. Mais ces temps ne sont plus; le tram électrique a dépassé les « avancées » et la cloche du port ne sonnera plus.

M. Ch. Galopin-Schaub, député, a fait une communication d'un tout autre genre. Il a eu l'occasion d'assister à Selzach (canton de Soleure), qui est notre Oberamergau, à une représentation du drame de la *Passion*. C'est un fabricant de la contrée, M. Sch'effli, qui a eu l'idée de ces spectacles; il se rendit à Oberamergau avec quelques habitants de Selzach, et la chose fit son chemin.

La première représentation eut lieu en 1893, la seconde en 1895; le spectacle commence à 10 heures du matin pour finir à 5 heures du soir; il est curieux, toujours intéressant et, parfois, laisse une profonde impression de grandeur.

Le spectacle se compose essentiellement de tableaux vivants, coupés par des dialogues, des chœurs, des soli et des déclamations. On commence par la création du monde, pour terminer par l'ascension du Christ; en général, les tableaux représentés sont conformes aux traditions de l'Écriture, mais M. Galopin a bien trouvé par-ci par-là quelque chose à reprendre. Pour le tableau de Moïse sauvé par les eaux, on fait jouer le rôle à un petit garçon de cinq ans, alors que Moïse avait tout au plus trois mois.



A la crucifixion il n'y a qu'une croix : il paraît qu'on n'a pas trouvé dans le pays les deux brigands qui voulaient occuper les deux autres. Enfin, M. Galopin a été quelque peu « défrisé » en entendant Jésus-Christ s'exprimer en patois de la Suisse allemande — mais il faut se souvenir qu'on se trouve en présence d'amateurs de bonne volonté, à peine stylés. Malgré ces petits accrocs, une représentation du drame de la Passion à Selzach doit être, d'après la relation si vivante de M. Galopin, une chose fort intéressante.

*Tribune de Genève*  
*du 7 Janvier*  
*1896.*

Société des arts (6 janvier). — La Société a bien inauguré l'année. M. Krafft, architecte, présidait. M. Briquet, docteur ès sciences, a vivement captivé l'auditoire par sa savante communication sur les moyens de défense des plantes : épines, odeurs repoussantes, distillation de substances chimiques qui éloignent l'insecte ennemi ou même l'homme. C'est dans les régions tropicales que les odeurs défensives ont le plus de puissance : à Batavia, une cérémonie fut empêchée par la présence de fleurs apportées à dessein et exhalant une odeur de cadavre.

M. Suès-Ducommun a tiré du journal de Jules Suès, son père, secrétaire de l'état civil de Genève, d'intéressants détails sur la période de la Restauration. Le vœu a été émis que ce journal très vivant fut publié. M. Braschoss a ajouté à ce récit quelques détails personnels très goûtés, après quoi M. Galopin-Schaub a décrit une représentation du drame de la Passion à Selzach (Soleure), l'Oberammergau de la Suisse. Le Christ parle suisse allemand et il est crucifié tout seul, personne n'ayant voulu figurer les deux brigands. Le spectacle n'en offre pas moins des scènes, surtout en tableaux vivants, d'un effet puissant.

*Journal de Genève*  
*du 17 Janvier*  
*1896.*

*F. S. V. P.*  
*pour la séance*

*du*  
*3 Février*  
*1896.*

**Société des Arts (Séance du 3 février).** — Beaucoup de monde lundi soir à la séance familière. La raison de ce public inusité, c'est que M. le professeur Soret devait parler de la découverte de Röntgen, dont tout le monde s'occupe.

M. Edouard Briquet préside. Il présente M. Soret, qui chacun se réjouit d'entendre. Voici un résumé de la très intéressante communication du distingué professeur de notre université sur les *rayons Röntgen*. De fort belles projections l'ont aidé à exposer son sujet avec la précision nécessaire. D'unanimes applaudissements ont salué la fin de cette bonne et savante conférence, et M. Briquet a remercié M. Soret, ainsi qu'il convenait.

**Faits généraux.** — La nature des décharges électriques produites dans un gaz par une machine électrique ou par une bobine d'induction dépend de la pression de ce gaz. Aux pressions ordinaires la rupture de la masse gazeuse se produit difficilement, et on a des étincelles isolées et brillantes quelquefois entourées d'une auréole plus pâle. A mesure qu'on raréfie l'air, la décharge tend à devenir continue, les étincelles disparaissent et l'auréole rosée subsiste seule, allant d'un pôle à l'autre. En même temps, la distance des pôles peut augmenter beaucoup sans que la décharge cesse de se produire. L'appareil employé consiste en un tube de verre soudé à la lampe, contenant les deux pôles ou électrodes en platine ou en aluminium, lesquels communiquent avec l'extérieur par des fils de platine soudés dans le verre. Puis le vide étant poussé plus loin, l'auréole cesse d'atteindre le pôle négatif, dont elle reste séparée par un espace sombre qui s'étend de plus en plus et finit par envahir tout l'appareil.

On a alors un tube de Crookes. Pour une raréfaction plus grande encore, la décharge cesse de se produire, l'électricité ne passe plus.

Dans un tube de Crookes, on ne voit plus d'auréole colorée joignant les deux pôles. Ce tube paraît rempli d'une lueur laiteuse, et la paroi prend une phosphorescence verdâtre ou bleuâtre intense dans la région qui est directement opposée à l'électrode négative ou *cathode*, quelle que soit d'ailleurs la position de l'autre électrode. Cette phosphorescence ne se produit pas derrière une lame métallique pas trop mince placée en face de l'électrode négative. Celle-ci envoie donc des rayons qui cheminent en ligne droite et rendent le verre phosphorescent là où ils viennent le frapper. Ce sont ces rayons que l'on appelle *rayons cathodiques*.

Les rayons cathodiques étudiés par Crookes, par Goldstein, par E. Wiedeman et Ebert, par Herz et plus récemment par Lenard, traversent imparfaitement la plupart des corps, même les métaux en lames très minces; la transparence des divers corps pour ces rayons paraît dépendre avant tout et à épaisseur égale de la densité de l'écran interposé. L'absorption est relativement faible pour les corps légers, l'opacité est plus ou moins complète pour les corps lourds.

M. Lenard a reconnu que les rayons cathodiques, une fois formés dans un tube convenable, peuvent, après en être sortis par une fenêtre formée d'une mince lame d'aluminium, se propager très loin dans un espace à vide assez parfait pour qu'ils ne puissent y prendre naissance; ils peuvent aussi se propager dans l'air aux pressions ordinaires; mais cela très imparfaitement, et en se diffusant en tous sens, comme le fait un rayon de lumière dans un milieu trouble. Ils excitent la phosphorescence de certains corps, ils impressionnent les plaques photographiques même au travers des corps que nous regardons habituellement comme opaques. Le verre des tubes habituellement employés est du reste trop épais pour les laisser passer en proportion appréciable.

Or, Ch. Röntgen a découvert qu'à partir des régions du tube rendues phosphorescentes par les rayons cathodiques, il rayonne dans l'air extérieur, et jusqu'à une distance qui peut être de quelques décimètres, *quelque chose* qui chemine en ligne droite, qui peut exciter la fluorescence du platino-cyanure de baryum et d'autres substances, qui peut enfin impressionner les plaques photographiques. Ces nouveaux rayons, rayons X ou rayons Röntgen, sont arrêtés par les différents corps placés sur leur passage à peu près comme les rayons cathodiques, mais dans des proportions qui paraissent sensiblement moindres. Ils traversent facilement le papier, le carton, le bois, même l'aluminium (en lames minces), généralement les corps légers. Ils sont arrêtés par les métaux lourds. Ils traversent assez facilement les chairs; ils sont arrêtés par les os. De là les applications photographiques singulières qui ont attiré l'attention générale sur cette découverte.

M. Soret montre quelques photographies et quelques clichés dont une partie lui ont été obligeamment prêtés par M. le prof. Henri Dufour, de Lausanne.

Outre cette puissance de pénétration, les rayons Röntgen diffèrent des rayons cathodiques parce qu'ils ne sont pas déviés par l'aimant comme ceux-ci. Ils diffèrent, d'autre part, des rayons lumineux par le fait qu'ils ne se réfractent pas comme ces derniers en passant d'un milieu dans un autre. On ne peut les concentrer à l'aide d'une lentille; on ne peut obtenir avec leur aide de véritables photographies; mais seulement des ombres, des silhouettes, en un mot ce que l'on appelle en photographie des *positifs*.

**Dispositif expérimental.** — Les décharges sont fournies par une bobine d'induction dont les pôles sont liés aux deux électrodes du tube. Pour observer la phosphorescence du platino-cyanure de baryum, on fixe ce sel bien pulvérisé sur une feuille de papier ou de verre enduite de colle un peu épaisse et on laisse sécher. Le tube est placé dans une caisse fermée où pénétrèrent seulement les fils conducteurs convenablement isolés, et dont la paroi antérieure est percée d'une ouverture couverte de plusieurs doubles de papier noir complètement opaque pour la lumière.

re. Contre cette ouverture extérieurement on applique la lame de platinocyanure, et l'on observe cette dernière en ayant soin d'éliminer toute lumière étrangère. Il faut donc se placer dans une obscurité complète et même employer un voile noir qui couvre à la fois la caisse et la tête de l'observateur. On voit alors à chaque étincelle le platinocyanure briller d'une lumière plus ou moins vive, bien qu'il soit séparé du tube par une paroi parfaitement opaque.

Pour les expériences de photographie, on met une plaque sensible ordinaire dans un châssis fermé que l'on pose à plat sur la table. Sur le châssis on dépose simplement les objets à reproduire et au-dessus, à quelques centimètres de distance, on fixe le tube de Crookes.

*Observations faites à Genève.* — Quelques physiciens genevois, MM. A. Le Royer, A. Rilliet, Ed. Sarasin, Soret, P. van Berchem, se sont réunis pour répéter ces expériences, dont la principale et mieux la seule difficulté provient de ce que les divers tubes de Crookes donnent des résultats très inégaux et variables, et de ce qu'ils sont sujets à se détériorer très facilement pendant la durée d'une expérience un peu longue. Parmi les tubes que possède ou plutôt que possédait le cabinet de physique de l'Université, un seul a donné une fluorescence sensible du platinocyanure, une photographie d'une main, à peine visible avec quinze minutes de pose, et d'un porte-monnaie assez net avec quarante-cinq minutes; tandis qu'un autre tube, appartenant à M. Dufour, le seul d'ailleurs qui lui restât il y a quelques jours, a donné un cliché notablement supérieur en cinq minutes seulement, bien que les conditions de fluorescence pour le même tube fussent plutôt un peu moins bonnes.

Les expériences ont été faites, soit au Collège de Saint-Antoine, dans le laboratoire de MM. LeRoyet et van Berchem, soit au laboratoire de physique de l'Université. Comme M. Dufour, nous diminuons le danger de rupture de nos tubes par l'adjonction de bobines de Tesla, construites il y a quelques mois par MM. LeRoyet et van Berchem; les courants oscillatoires très rapides développés dans cet instrument donnent des rayons cathodiques intenses, sans échauffer les électrodes.

Avec ce dispositif, il n'est pas nécessaire que les deux électrodes soient contenues dans le tube. On obtient des effets de fluorescence et de photographie Röntgen, faibles il est vrai, mais bien nets, en remplaçant le tube de Crookes par une simple lampe à incandescence dont le conducteur est lié à l'un des pôles du Tesla, tandis que l'autre pôle est fixé vis-à-vis de l'ampoule de la lampe, à quelques centimètres de distance. Certaines lampes se remplissent des rayons cathodiques et sont assez actives.

Il est donc probable que le phénomène découvert par M. Röntgen a un assez grand degré de généralité, et il sera intéressant de connaître le mémoire détaillé qu'il annonce.

\*

Le reste de la soirée a été pris par quelques détails sur le mouvement démographique de la Suisse, fournis par M. Cuénoud, qui s'est fait de ces questions une spécialité. Nous avons en Suisse le 8 % d'étrangers: d'abord des Allemands, puis des Français et des Italiens. — Genève et Bâle sont les cantons les plus chargés d'immigrants, Genève 38 %, Bâle 24 %. Zurich ne vient qu'après, avec 18 %. Valais, Fribourg et les cantons primitifs sont peu envahis. Nous avons à Genève 5 à 600 ressortissants français dans nos prisons, soit deux fois les Suisses aux prises avec la police en France. L'élément étranger offre donc à la philanthropie suisse une tâche considérable. La communication de M. Cuénoud donne lieu à un échange assez animé d'aperçus et d'impressions. M. Veyrassat, ingénieur, est chargé de préparer le menu de la prochaine soirée.

(Publié dans l'édition du soir.)

*Journal de Genève*  
*du 6 Février*  
*1896.*

*N. B.*

*La Tribune de Genève*  
*a reproduit l'article*  
*qui précède dans*  
*son N.° du même jour*

*T. J. V. P.*

**Société des arts.** — La soirée familière du lundi deux courant a été présidée par M. H. Veyrassat, ingénieur. La parole y a été donnée d'abord à l'auteur de l'opuscule intitulé : *Parlons français*, pour une communication relative à l'influence du patois savoyard — qui fut jadis l'idiome de toute notre région — sur le français populaire de Genève.

Impossible de résumer une communication toute de détail. Nous avons vu d'abord des mots de pur patois tombés dans notre langage local : encoubler, mailler, guillon, aguiller, coter (à une pierre), garnesson, etc. Puis sont venus les mots français détériorés sous l'influence du patois : il était tout trempé (trempé), mal commode (incommode), mougnon (moignon), ragotant (ragoûtant.) Et que d'expressions formées de mots français, mais qui sont néanmoins du patois tout pur : en voulez-vous un la même chose (semblable) ? il ne veut pas venir (il ne viendra pas) ; il a été loin tout le jour (absent). L'âme de la race et de la patrie suisse n'est pas réfugiée, selon M. Plud'un, ou si l'on veut M. Wuarin, dans ces débris d'un dialecte très primitif et presque disparu : elle est dans nos idées et dans nos aspirations, que nous avons un intérêt majeur à exprimer dans un français correct, afin d'être entendus de tout le monde.

M. Reuter, dessinateur, a retracé le mouvement de rénovation artistique et littéraire qui s'est accompli en Angleterre, au cours de cette dernière génération, parlant en particulier des préraphaélites et de William Morris, le poète socialiste bien connu, qui ferait à plusieurs l'impression d'un mystique épris seulement de ses rêves. Outre les fabriques diverses (manufacture de tapis, en particulier), dont il est propriétaire, M. Morris a créé à Londres une imprimerie célèbre, la Kelmscott Press. C'est de cet atelier que sont sortis de nombreux ouvrages d'exécution archaïque, se fermant avec des rubans, et qui nous ont fait songer à certains volumes de la collection Fick. Dans le nombre, il en est d'enluminés, et c'est précisément à ce travail exquis qu'est occupé M. Reuter. On s'explique dès lors qu'il soit si bien renseigné. De très beaux spécimens ont donné une idée de ces impressions, dont quelques exemplaires sur vélin se cotent fort cher.

M. Suès-Ducommun a lu des pages intéressantes tirées d'un journal écrit par son père, et se rapportant à la période tragique des Cent jours. Ces quelques citations trahissent une situation curieuse et pleine d'anxiété : point de nouvelles précises, des *on dit* perpétuels, des récits extraordinaires, comme le bruit que Napoléon aurait été exécuté, et, au milieu de tout cela, le patriotisme de nos aïeux, toujours sur le qui-vive, ouvrant une souscription nationale pour faire face aux dépenses de salut public, appuyés, du reste, par ceux qui devenaient à ce moment même nos confédérés.

Ajoutons encore une communication d'un tout autre genre faite dans cette soirée. M. Jeanmaire, peintre, a sorti de sa boîte une pomme de 540 grammes, une reinette du Canada qui a crû à 1040 mètres, dans le Jura neuchâtelois, et que lui expédiait un horloger octogénaire, en l'accompagnant d'une lettre qui est un petit chef-d'œuvre de grâce et de bonne humeur, par laquelle il lui demande de la peindre... si ce n'est pas trop cher. Nous croyons savoir que ce vœu sera exaucé, et que la superbe reinette sera peinte sous toutes les faces, accompagnée de la boîte dans laquelle elle est arrivée, de la corde attachant la boîte et de la lettre elle-même, à un coin de la toile. Et M. Jeanmaire ne trompera pas la confiance de son correspondant ; il ne chargera pas la note, nous en sommes certain.

*Journal de Genève*  
du 13 Mars 1896.

**Société des arts.** — Lundi dernier s'est tenue, sous la présidence de M. Sené, la dernière séance familière de la saison. Après avoir dit quelques mots sur la comptabilité agricole et sur la création éventuelle d'une classe littéraire dans la Société des arts, M. Sené donne la parole à M. le professeur Chodat pour une communication sur la neige rouge. Celui-ci réussit à captiver l'attention de ses auditeurs en une charmante causerie, dont la valeur était relevée par le fait que la plupart des phénomènes décrits et étudiés au cours de la conférence avaient été observés par M. Chodat lui-même.

La neige rouge a été découverte par Horace-Bénédict de Saussure ; sans doute elle était connue avant lui, mais le premier il s'en occupa, en recherchant les causes de sa coloration, qu'il attribua à tort à des émanations de la terre. L'apparition de ce même phénomène est de nouveau signalée en 1818 par un navigateur qui s'était hasardé sur les côtes du Groenland. Depuis lors les constatations en furent nombreuses, et Carl Vogt parmi tant d'autres s'est attaché pendant quelque temps à son étude. Les savants sont maintenant d'accord pour en attribuer la coloration à la présence d'une plante, qui a la propriété d'aider à la fonte de la neige. Celle-ci d'ailleurs est aussi parfois verte et même violette.

M. Chodat a découvert de la neige rouge près de Champey ; comme la plante s'étiole et meurt rapidement quand la température s'élève, il l'a étudiée sur place : ce sont des algues vertes auxquelles la lumière intense des glaciers donne une teinte rouge. Ces plantes sont remarquables par leur résistance au froid ; elles vivent et se reproduisent en effet baignées dans de la neige ou dans de l'eau glacée.

Ce n'est, d'ailleurs, pas seulement dans ces parages glaciaires, mais aussi sur les eaux de nos lacs que se rencontre cette coloration rouge : et en juin dernier ce phénomène a été particulièrement remarqué sur le lac de Morat. L'algue colorante renferme un gaz qui est élaboré par la plante elle-même ; celle-ci, ayant besoin de lumière pour vivre, demande à ce gaz de la soutenir au-dessus des eaux. Dans le lac Léman, ce gaz est remplacé par une huile légère qui, elle aussi, fait remonter l'algue à la surface.

M. Chodat termine par ces observations toutes personnelles sa causerie, qui a été vivement goûtée.

Puis M. Théodore de Saussure, président de la Société, clôt la séance par quelques paroles sur la sincérité dans l'art, sincérité sur laquelle il faut, selon lui, souvent glisser. L'art, dit-il, vit en partie de mensonge, et celui-ci ne doit point en être banni.

*Journal de Genève  
du 19 avril 1896.*

---

**Société des Arts (Première réunion familière).** — La première réunion familière de la Société des arts s'est tenue lundi 2 novembre, à l'Athénée, sous la présidence de M. Jequier, qui a ouvert la séance en rappelant le caractère propre et intime de ces rendez-vous mensuels.

M. C. Ferrier, avocat, à propos de notre nouveau musée, qui revient sur l'eau, parle des études à faire en vue de la construction d'un bâtiment de ce genre.

Il y faut éviter la monotonie en ce qui regarde l'orientation et la disposition des salles, ainsi que dans le mode d'éclairage. Il est également important de placer les toiles dans les meilleures conditions de groupement ou d'isolement. Il y a intérêt, par exemple, à pouvoir réunir dans un cabinet l'œuvre d'un peintre : témoin la salle des Ruysdael à Dresde.

Et quant à l'éclairage ? L'éclairage vertical offre de grands avantages. Toutes les places sont bonnes à chaque heure de la journée et en toute saison. Mais encore faut-il ne pas aller trop loin. Ce système donne un sentiment d'étouffement ; en outre, il fait du tort à certaines toiles. On fera donc bien d'user aussi de l'éclairage latéral. Il faut les deux éclairagements, en réservant spécialement celui d'en haut pour les très grandes œuvres.

Il conviendra encore d'établir des communications fréquentes et parfois même inattendues entre les salles : cela repose de changer parfois d'itinéraire.

L'orateur ne se prononce pas sur la convenance de couvrir, comme en Angleterre, les tableaux d'une glace, mais il recommande d'éviter les cadres ayant trop de saillies.

Dresde, Madrid, Cassel et, plus près de nous, Neuchâtel, nous offrent des modèles. Cependant à Neuchâtel, M. Ferrier trouve qu'il y a trop d'éclairage vertical, ce qui rend la ventilation insuffisante.

M. Aufran, ingénieur, apporte des détails rétrospectifs très précis sur l'Exposition nationale suisse. La surface totale du champ de l'Exposition était de plus de 42 hectares, et son périmètre de plus de sept kilomètres. La surface totale des bâtiments dépassait 75,000 mètres carrés. Deux ponts de 84 et de 91 mètres, au coût de 35,000 fr. chacun, avaient été jetés sur l'Arve. M. Aufran, le chef distingué de ces travaux, aux efforts duquel l'assemblée s'est plu à rendre un juste hommage, a rappelé le tramway électrique, les services d'aération, d'eau, de gaz, de vapeur (4500 kilogrammes par heure à fournir), etc. La Halle des machines, de plus de 13,000 mètres carrés, vient d'être vendue à la ville de Lyon. Le pavillon de l'art militaire est en démolition. Les deux ponts sur l'Arve ne seront pas démolis, immédiatement du moins.

M. Henneberg, du Village suisse, parle de ce dernier, dont 40,000 personnes sont venues prendre congé le dernier dimanche. Ne pourrait-on pas le conserver, se sont demandé beaucoup de gens ?

Le Village pourrait subsister encore un an, dit M. Henneberg. Les locataires, qui y ont fait de bonnes affaires, y reviendraient probablement. Dans le restaurant Angst, on pourrait avoir une exposition permanente : horlogerie, bijouterie, fleurs. Certaines sociétés, le Club alpin par exemple, pourraient prendre là leurs locaux d'été. Il faudrait alors conserver les ponts et établir des voitures automobiles pour remplacer le tramway électrique ; on verra ce qu'il y aura lieu de décider.

M. Galopin, du comité central de l'Exposition, pense que le Village suisse ne pourra être conservé qu'avec le concours d'un groupe appelé à lui tenir lieu des autorités régulières de l'Exposition, dont le rôle est fini.

L'assistance remercie aussi les organisateurs du Village suisse de leur initiative si remarquable. M. Imer-Schneider présidera la prochaine soirée.

*Journal de Genève  
du 5 9 - 1896.*

---

*T. S. V. P.*

Société des arts (soirée familière du 7 décembre). — M. Imer-Schneider, qui préside, présente quelques documents, puis M. Galopin-Schaub, à l'aide de papiers de famille, parle du juriconsulte Belot (avec un l). Il était paralysé d'un bras et, malgré cela, membre des Sociétés de l'Arquebuse et de la Navigation, alors distinctes l'une de l'autre. C'est que ces associations poursuivaient un but patriotique de conservation nationale. L'orateur fait passer différents objets ayant appartenu à Belot, notamment sa carte civique, du temps du régime français. Et dire que plusieurs voient là une nouveauté!

M. Suès-Ducommun donne quelques détails tirés du journal inédit de son père sur Genève, au moment où les « dômes » vont disparaître. Il détache aussi quelques intéressants articles du *Journal de Genève* sur le même sujet. Ce *Journal de Genève*, en 1826, était un journal d'opposition modérée; il était dirigé par Etienne Dumont; Belot, Chaponnière, Petit-Senn y écrivaient. A cette époque certaines rues, en particulier tout ce qui se voyait à la rue du Rhône quand on arrivait par le port, présentait un spectacle inénarrable de saleté. Cependant, l'opinion publique était hostile au changement, on tenait au pittoresque, même dans ces conditions. Les « dômes » trouvent aussi des défenseurs qui se lamentent sur leur disparition. Rien de joli comme la manière dont Petit-Senn se fait ironiquement l'interprète de leurs jérémiades et de celles des chauves-souris.

M. Thévoz donne ensuite de très intéressants aperçus sur les procédés modernes d'illustration. Nous sommes dans une période de transition, de recherches et d'essais qui nous conduiront sans doute à des conquêtes importantes. Après la gravure en creux, puis celle en bois, puis en 1796 la lithographie et, en 1839, le daguerréotype et la photographie, nous entrons dans la phase décisive de la reproduction en couleur. L'Allemagne, qui avait distancé la France, est à son tour dépassée par les Etats-Unis. C'est ce que fait voir la très jolie exhibition de travaux divers mise par M. Thévoz sous les yeux de ses nombreux auditeurs. Le dernier mot sera la reproduction directe des objets dans leur couleur naturelle. Jusqu'ici, nous n'avons pas gagné en qualité, mais seulement en rapidité et en bon marché, depuis les jours de la gravure sur bois; mais la couleur constituera un progrès immense sur l'exécution monochrome, la seule connue jusqu'ici et pourtant si peu conforme à la nature, où tout est coloris en même temps que contour et vie.

*Journal de Genève*  
Supplément au 18 Décembre 1896 —

---

**Société des arts.** — La soirée familière du lundi 11 courant, retardée d'une semaine en raison des fêtes de l'an, a offert un exceptionnel intérêt. M. Lucien de Candolle, son président, avait eu la main heureuse en jetant son dévolu pour cette séance sur MM. Théophile Dufour, directeur de la Bibliothèque publique, et Lawrence Harvey, architecte.

M. Théophile Dufour a raconté les prouesses d'un fumiste d'une habileté consommée (presque du génie) qui prétend être le descendant et le seul héritier de plusieurs des familles qui ont régné à Byzance, en sorte qu'il serait aujourd'hui le « quinziesme empereur titulaire de Constantinople. »

Un érudit français très connu, M. Emile Legrand, professeur à l'École des langues orientales, vient de démasquer d'une manière définitive et écrasante ce menteur intrépide qui avait mystifié beaucoup de gens, même les francs-maçons de Grèce : ceux-ci s'estimèrent très honorés de le nommer grand-maître de leur loge. Le retentissement de ce choix alla jusqu'à Londres, où le journal le *Free Mason* (le Franc-Maçon), numéro du quatre décembre 1875, écrivait ce qui suit :

« Le monde maçonnique sera heureux d'apprendre que notre Impérial Frère, le prince Rhodocanakis de Chio, a été élu à l'unanimité grand-maître des francs-maçons de Grèce pour trois années (1875 à 1878) et a été installé comme tel à Athènes le 26 octobre. On doit féliciter la Grèce de posséder une grande Loge présidée par un prince dont la libéralité est si bien connue et qui, sous le rapport des ancêtres, n'est en Europe le second de personne. »

Le pape Pie IX tend ici la main aux francs-maçons. Il se laisse absolument éblouir et traite notre personnage comme un prince authentique.

M. Legrand a rendu un véritable service à la science en perçant à jour cette gigantesque supercherie, car notre pseudo-prince commençait à être pris au sérieux. L'Almanach de Gotha avait ouvert ses colonnes à l'homme extraordinaire dans les veines duquel se mêlait le sang de plus de cent familles régnantes ou princières, et qui s'était même amusé à rattacher sa filiation à Jupiter et à Vénus.

Le sublime farceur qui nous occupe est un Grec, né en 1840 et encore vivant, fils d'un honorable commerçant. Rien de curieux et de divertissant comme les détails de son entreprise mégalomane.

Pour donner une base à ses généalogies il cite environ deux douzaines de livres anciens ; or, M. Legrand a démontré qu'aucun de ces livres n'existe. Il réussit, grâce à une légère altération d'une monnaie du moyen âge, à faire accroire que ses ancêtres ont eu des monnaies frappées à leur nom. Il obtient la naturalisation anglaise sous le titre de prince. Sur le passeport que lui délivre le Foreign Office, il est qualifié de « Son Altesse Impériale », etc., etc.

Nous voudrions pouvoir donner *in extenso* la charmante communication de M. Théophile Dufour. Il faut nous borner. Nos lecteurs auront du moins une idée de la façon dont un homme put faire son chemin dans le grand monde.

M. Lawrence Harvey s'est ému de la menace faite à la plaine de Plainpalais d'y élever un musée. A la lumière de ses vingt années passées en Angleterre, il a montré comment chez John Bull on envisagerait l'aliénation d'une plaine communale.

Les conseillers municipaux n'ont pas le droit, en Angleterre, d'aliéner la propriété communale. Il faut pour cela une loi du Parlement.

Les terrains communaux anglais ne doivent jamais être enclos. Ce sont en plus des terrains absolument vierges et non pomponnés. Les parcs ne sont pas tournés en jardins. Les habitants en peuvent jouir pleinement. Ils y sont comme chez eux. On s'y couche au soleil, on y pique-nique, on en foule librement le gazon.

Autre point intéressant. Toute localité est tenue d'avoir un *campus* communal dont la grandeur augmente avec sa population. Il faut donc se mettre en règle avec une loi précise, et prendre ses mesures en temps utile pour avoir les terrains décrétés indispensables au bien-être général.

Mais pourquoi en veut-on à la plaine de Plainpalais ? C'est le seul endroit, dit-on, qui se prête à la construction d'un musée. M. Harvey estime que le Bâtiment électoral pourrait très avantageusement être transformé de manière à offrir : au rez-de-chaussée une salle de scrutin et de fêtes populaires, à l'étage un splendide musée de peinture offrant quatre fois la superficie du musée Rath. Cela entrainerait, non compris les décorations, une dépense qu'un architecte anglais, dans son pays, évaluerait à 780,000 fr. Quant aux décorations, au lieu de les faire exécuter tout de suite, M. Harvey voudrait qu'on se donnât une durée de cinquante ans, afin de ne les demander que successivement à de grands artistes. M. Harvey présente des plans très remarquables avec portiques extérieurs pour la restauration du Bâtiment électoral selon ses vœux.

Un entrelien s'engage, auquel participent MM. de Candolle, président, Théodore de Saussure, Veyrassat, Flournois, Braschoss et Krafft. Il est manifeste que les adversaires de toute construction sur l'emplacement de la plaine de Plainpalais dominant dans la Société des Arts. Plusieurs orateurs reviennent sur la nécessité de la conserver telle quelle, en augmentant toutefois, dit l'un d'eux, les allées d'arbres, car plusieurs rangées d'arbres autrefois existantes ont été arrachées successivement pour élargir les routes qui encadrent la plaine.

L'opinion qui se maintient concernant la transformation du Bâtiment électoral est celle-ci : il y aurait des inconvénients à réunir dans le même édifice la salle populaire actuelle et un

musée; mais le Bâtiment électoral, qui est un vieux bâtiment fatigué, devrait être démoli et remplacé par un musée, qui ne saurait avoir un meilleur emplacement que celui-là.

M. de Saussure voudrait voir multiplier hors de ville les plaines ou « communs ». Si l'ancien hippodrome, par exemple, à Châtelaine, pouvait recevoir cette destination, ce serait un grand bienfait.

Journal de Genève  
du 15 Janvier  
1897.

Société des Arts. — Séance familière du 1er février 1897. — Présidence de M. Veyrassat.

M. Krafft soulève à nouveau la question du musée.

La communication de M. L. Harvey, faite à la séance familière de janvier, sur la possibilité d'utiliser en partie le bâtiment électoral en l'agrandissant pour y loger nos collections municipales de tableaux et de sculpture, tout en conservant à la grande salle sa destination actuelle, a soulevé de nombreuses objections. Bien que sa position centrale offre certains avantages, l'emplacement, dans son entier, limité par quatre rues, n'a pas été jugé suffisant comme surface et n'offrant par conséquent pas la possibilité d'agrandissements futurs.

M. Krafft présente alors un autre emplacement. C'est une localité très en vue, point du tout à l'écart, située dans un quartier très apprécié des artistes, offrant, par sa position très élevée au-dessus de la ville basse, toutes les qualités exigées pour un édifice de ce genre et de cette importance. C'est l'îlot complet situé entre le boulevard Helvétique, la rue de l'Observatoire, la rue des Casemates et celle de Malagnou, sur une très petite partie duquel se trouve l'Observatoire.

La question du transfert de cet établissement s'est naturellement dressée devant M. Krafft comme un obstacle qu'il fallait supprimer, mais M. le directeur de l'observatoire le rassura complètement en ce qui concerne les observations astronomiques, tout en faisant subsister des réserves au sujet du transfert de l'observatoire météorologique dans une localité topographique et un milieu atmosphérique différents de ceux qu'ont eus pour base toutes les observations de ce genre faites à Genève.

M. Krafft croit cependant l'utilisation de la promenade de l'Observatoire très praticable. La conformation du terrain permettrait des constructions en gradins offrant la possibilité d'un éclairage approprié dans toutes ses parties et une facilité à l'architecte de grouper les divers corps

de bâtiments d'une manière artistique et pittoresque, qui produirait un superbe effet de perspective de la rue Pierre-Falio et du quai des Eaux-Vives, et même du lac. Le plan de l'édifice peut être facilement combiné de façon à ménager au rez-de-chaussée d'un pavillon une ou deux pièces affectées au bureau d'enregistrement des observations météorologiques faites aux appareils, qui, eux, resteraient en lieu et place.

La surface bâtie du nouveau musée pourrait être portée à 2900 mètres carrés pour commencer; elle serait ainsi plus de quatre fois supérieure à celle du musée Rath, qui n'a que 700 mètres carrés, et de 100 mètres carrés plus grande que celle du bâtiment électoral, qui ne mesure dans son entier que 2800 mètres carrés. Il y a donc sous ce rapport un grand avantage dans le choix du bastion de l'Observatoire; sans compter qu'au point de vue des constructions le terrain est entièrement vierge (1).

La communication de M. Krafft a été suivie d'une courte discussion à laquelle ont pris part M. Th. de Saussure, qui a fait l'historique de la question du nouveau musée et, en recommandant en définitive le terrain des Casemates et rappelé l'offre de 150,000 fr. faite à la Ville par quelques particuliers, à condition que le musée se construise là; M. A. Galopin, qui a parlé en faveur de la Plaine; M. Harvey, qui tient décidément à son projet d'utiliser le Bâtiment électoral et estime que les Genevois seront assez intelligents pour suivre son idée; M. Fourniois, qui a dit avec infiniment de raison que le nouveau musée devrait être grand, etc.

M. le Dr Cordes fait une intéressante communication sur la *frigothérapie*, au pavillon Raoul Pictet. Les puits frigothérapiques sont des cylindres verticaux, assez profonds et assez larges pour que le patient puisse y être plongé entièrement, debout et assis, et y demeurer quinze minutes environ. Des machines frigorifiques entretiennent entre les deux enveloppes, dont le puits est formé une température de 110 à 118 degrés au-dessous de 0; l'intérieur des puits est garni d'une fourrure, qui, d'après des expériences antérieures de M. Pictet, n'est pas pénétrable aux radiations calorifiques comprises entre la température ambiante et -70 degrés; les expériences ont aussi prouvé à M. Pictet que, dès -70° et au-dessous, tous les corps se laissent traverser par les ondes calorifiques, comme le verre se laisse traverser par la lumière.

(1) Nous ferons observer à M. Krafft que son projet était contenu en germe dans l'article de notre collaborateur M. J. Mayor, publié le 20 janvier, puisque, parmi les avantages qui lui paraissaient devoir militer en faveur de l'emplacement des Casemates, se trouvait précisément l'utilisation de la promenade de l'Observatoire pour les agrandissements successifs du musée.



Le patient, dont la température est  $+37$  degrés environ, est donc soumis à une différence de température de  $-110^{\circ}$ ,  $-70^{\circ}$ ,  $-40^{\circ}$ . Or, la peau ne perçoit pas ces températures, pas plus que l'œil ne perçoit les rayons ultra-violet. La sensation n'est donc point pénible; le patient éprouve une fraîcheur agréable et ne prend pas froid, car la réaction se fait, non à la sortie du puits, mais dans le puits. L'appétit augmente, l'assimilation semble se faire mieux. Des gastralgiques ont été guéris; d'autres ont éprouvé un mieux sensible; la bronchite chronique d'un des expérimentateurs a cessé pendant la durée des expériences.

Voici ce que M. le Dr Chossat, qui a bien voulu collaborer aux cent expériences faites pendant la durée de l'exposition, croit pouvoir en conclure: La frigothérapie peut rendre des services dans les maladies caractérisées par une paresse des mutations intracellulaires et par un ralentissement de la nutrition générale, dans l'obésité, conséquence d'un vice de nutrition, dans le diabète sucré, dans certaines formes de diabète gras, et dans la chlorose.

Ces conclusions n'ont rien de définitif ni d'absolu; des expériences répétées, qui sont nécessaires, pourront les modifier; car les conditions d'expérimentation *physiologique* étaient déplorable, en face d'un public curieux et questionneur, toujours en mouvement et sans cesse renouvelé, comme est nécessairement le public visitant une exposition.

M. Max van Berchem est un voyageur doué d'un sens artistique très fin. Il a rappelé les souvenirs d'un voyage en Terre-Sainte en présentant des considérations fort intéressantes sur l'architecture des églises et des châteaux construits, au XII<sup>e</sup> siècle, en Palestine et en Syrie, par les croisés. La plupart de ces monuments sont en ruines, mais ces ruines attestent par leur importance l'art très avancé qui avait présidé à leur construction. On se représente trop souvent, à tort, les croisés comme des hommes incultes, ne connaissant d'autre métier que celui des armes. En réalité, ils savaient manier le marteau et la truelle aussi bien que l'épée.

La communication de M. Van Berchem, illustrée par une série de projections fort bien réussies, a vivement captivé l'attention des auditeurs.

Journal de Genève.  
Supplément  
du 1<sup>er</sup> mars 1897.

**Société des arts.** — La réunion du 2 mars a été présidée par M. Lawrence Harvey, architecte, qui en avait composé le programme avec l'esprit pratique d'un Anglo-saxon.

M. l'ingénieur Autran a d'abord parlé des charges que les toits peuvent être appelés à supporter du fait de la neige. Cela se calcule à l'aide de formules dont la place n'est pas ici. Il suffira à nos lecteurs de connaître les résultats positifs de cette enquête. A Genève, la chute de neige du 21 décembre 1841 avait atteint 50 centimètres; elle était très dense (1/3 du poids de l'eau) et chargeait une surface horizontale de 176 kilos par mètre carré. Les journaux de l'époque ne portent pas la trace de toitures effondrées. En 1895, les 25 et 26 février la chute de neige fut plus élevée, 715 millimètres, mais la neige était moins dense. Cinquante kilos par mètre carré de surface horizontale constituent la charge normale d'un toit; 80 kilos offriraient, en tout cas, une parfaite sécurité en temps ordinaire.

M. l'ingénieur Veyrassat entretient ensuite l'assemblée, dont les rangs se sont grossis de nombreuses arrivées nouvelles, de certain « bateau rouleur » dont l'Almanach Hachette renferme un dessin et sur lequel il s'est procuré d'instructifs renseignements.

L'inventeur de ce nouveau système de bateaux est M. Bazin, un ingénieur français déjà connu par d'importantes inventions. Il avait remarqué que les navires français sont inférieures en vitesse aux anglais et aux américains. En Angleterre, en effet, les paquebots filent jusqu'à 38 kilomètres à l'heure; l'Amérique et même l'Allemagne ont réalisé aussi sous ce rapport d'étonnants progrès. La France en est encore à ses 33 kilomètres à l'heure.

Pour remédier à cette anomalie, on pourrait augmenter la force des machines, mais cela a des limites. M. Bazin voit dans le frottement de l'eau contre la carène la cause de cette lenteur. Il estime donc qu'il faudrait, non pas fendre l'eau, mais rouler sur elle: d'où le nom de bateau-rouleur.

Il fit construire d'abord un bateau de cinq mètres de longueur pour ses expériences, mais en mai 1895, fut créée une société d'études pour le navire rouleur au capital de 700,000 francs, laquelle a fait construire un bateau modèle, sorte de grand radeau soutenu à une certaine distance au dessus de l'eau par d'énormes roues de 10 mètres de haut, s'enfonçant dans l'eau de 3<sup>m</sup>,30 environ. L'effet de cette curieuse embarcation est étrange et l'on se demande si elle sera bien propre à tenir tête aux lames.

M. Bazin pense qu'avec son bateau-rouleur on pourra faire la traversée Havre-New-York en 100 heures, un peu plus de quatre jours (au lieu de six ou sept actuellement). Il commencera dans quelques semaines ses essais sur la Manche et, en attendant l'issue de ces travaux, il va appliquer ses principes à une bicyclette nautique, que nous verrons peut-être un jour emportant son cavalier à travers nos lacs suisses.

Quelques auditeurs rappellent au sujet du bateau rouleur certaine embarcation construite chez nous sur les indications d'un de nos savants, et qui devait glisser sur l'eau, ce qu'elle s'est refusée à faire. Il faut en ce genre de choses que la théorie tienne compte des difficultés pratiques. Enfin nous verrons.

M. Jeanmaire apporte ensuite quelques idées sur l'art qui frappe par leur justesse et leur profondeur en dépit de leur forme badine. M. Théodore de Saussure en souligne la conclusion, qui est qu'un artiste doit être un homme complet, très cultivé, ouvert à tout, et que, s'il n'est pas cela, il ne sera jamais qu'une fraction d'artiste. M. Lawrence Harvey dit qu'il faut ici comme en tant de choses partir de l'observation et cite un joli mot de Courbet donnant des leçons de peinture à Lausanne après la Commune. Un de ses élèves lui demandait des conseils, — il voulait peindre un ange. — « Eh bien ! peignez votre père », lui répond l'illustre maître.

\*

M. John Briquet, directeur de notre Jardin botanique, termine la soirée par une petite conférence très nette et très intéressante, surtout pour les habitants de notre ville, sur les jardins publics et les transformations que réclame le nôtre, aux Bastions.

Les jardins botaniques ont visé successivement à faciliter l'étude médicale des plantes, puis (jusque vers 1830-1840) leur étude systématique; après quoi est venue la préoccupation anatomique et physiologique (surtout représentée en Allemagne); enfin, à l'heure actuelle, les jardins tendent à devenir biologiques; c'est à dire qu'on y étudie la vie des plantes en les disposant par groupes analogues: M. Briquet cite comme type le musée d'Innsbruck, qu'il a visité dernièrement. Selon lui, un jardin botanique normal doit tenir compte de tous les *desiderata* auxquels les jardins botaniques ont successivement répondu. Il raconte l'histoire du nôtre, fondé en 1817, dans la période systématique la plus brillante, et qui en est resté là. Du reste, M. Briquet n'entend critiquer personne; au contraire, il rend hommage aux hommes éminents ou modestes qui ont fait la gloire de cette création.

Toujours est-il qu'aujourd'hui notre jardin est insuffisant, et n'a plus guère d'intérêt pour la masse du public — ce qui est fâcheux — que par ses rocaillies.

Notre jeune directeur a des ambitions qu'il fait connaître.

Il est contre le changement d'emplacement. La position actuelle est bien choisie, à portée de l'Université, des laboratoires, des herbiers, abritée contre le vent du nord.

Il faut absolument développer les serres. Le Conseil administratif, très sympathique à toutes les réformes utiles, a décidé déjà l'établissement d'une nouvelle serre hollandaise.

Ce qui est tout entier à créer, c'est la partie biologique, un arrangement du jardin se prêtant à l'étude des plantes et attrayant pour le public en général, qui pourrait en visiter les différents groupes, éveiller et satisfaire sa curiosité.

La grande cuvette en face la rue de Candolle, permettrait d'établir un grand bassin pour plantes aquatiques. Les bords pourraient être formés de rocaillies disposées en chaînes pittoresques représentant les grands massifs montagneux du globe et leur flore.

Les différents groupes seraient accompagnés d'étiquettes propres à initier le public à la vie des plantes. Il faudrait en outre imprimer un *guide* du jardin.

Nous possédons l'herbier Delessert, qui occupe le 5<sup>e</sup> ou le 6<sup>e</sup> rang dans le monde, venant immédiatement après Berlin et Vienne. Mais il se détériore; les petits insectes lui font la guerre et pas moyen de leur tenir tête tant qu'on n'aura pas remplacé les boîtes, fort incommodes du reste et qui rendent les recherches très compliquées, par des vitrines. Il faudra un bâtiment spécial dont la place est toute désignée à l'endroit du kiosque actuel.

Ces diverses communications, si copieuses comme on voit, n'ont pas paru longues, bien qu'elles aient rempli deux heures d'horloge, grâce aux sujets et aux orateurs.

Journal de Genève  
du 4 Mars 1897.

Société des arts. — Lundi 5 avril, la Société a clos les soirées familières de la saison.

M. Braschoss, qui présidait, a signalé quelques détails intéressants dans l'architecture des maisons de la vieille Genève. Nos pères semblent avoir eu un sens artistique au moins égal au nôtre. M. Suès, qui connaît aussi sa ville natale à fond, relève diverses particularités attestées encore par certains vestiges, ainsi, au haut de la Pelisserie, on voit les restes de la fermeture de la rue par des chaînes le dimanche, à l'heure du service religieux.

M. Alexandre Claparède, secrétaire de la Société des arts, fait ensuite une communication très nourrie sur les médailles frappées par la Société. Elle en compte une vingtaine; mais, voulant les faire figurer l'an dernier à l'exposition, elle a fait à nouveau la pénible constatation qu'elle n'en possédait plus la collection complète. Ces médailles forment des catégories assez différentes. Les unes, par exemple, étaient des prix pour les écoles d'art de la Société, aujourd'hui passées à l'Etat; les autres des jetons de présence ou des travaux de concours. Voici encore une médaille utilisée à récompenser des actes de sauve-âge. En 1876, la Société marqua son centenaire par une belle médaille commémorative.

Quand on examine les sujets traités, on voit que l'allégorie, autrefois dans le goût du temps, s'y épanouissait sous toutes les formes. Étaient-ils forts en mythologie, ces anciens Genevois ! Ce fut pour la Société un triste jour, lorsque le résident français Desportes vint lui demander de supprimer sur ses médailles tout ce qui concernait la défunte république de Genève. Mais à la Restauration, les médailles retrouvent leur inspiration patriotique, tout d'abord pour célébrer ce joyeux événement. Chaponnière en exécute plusieurs, en particulier la médaille dite de la vache, pour encourager l'agriculture. Antoine Boyv est aussi un des artistes en vogue. Deux médailles servirent pour les écoles, celle de piété et celle de littérature ; cette dernière a été remise en prix au Collège jusqu'à la nouvelle loi de 1886. La médaille du prix Auguste de la Rive est connue.

M. le professeur Wuarin parle ensuite d'un enseignement qui devrait comme tant d'autres aujourd'hui prendre un caractère pratique et professionnel. La langue française fournit des carrières. Les maîtres et maîtresses de français, chez nous et à l'étranger, et puis tous ceux qui sont appelés à écrire dans la presse, dans le commerce, dans la pratique des affaires, ont besoin de posséder un bon instrument. Bien souvent l'ignorance de la bonne langue, du vieux français de France, a empêché des personnes intelligentes, instruites, et qui eussent mérité mieux.

M. Wuarin indique les éléments indispensables d'un solide enseignement de la langue maternelle, et montre, en terminant, combien les transactions intellectuelles sont exposées à souffrir d'une connaissance imparfaite des signes de la pensée. Il parle de gens très instruits qui écriront par exemple : Un homme connu partout, soit en Suisse soit à l'étranger, et qui ne se doutent pas de ce qu'ils disent, car ils affirment que cette célébrité est connue ou bien en Suisse ou bien au dehors. Pendant la polémique électorale sur la banque d'Etat, que de fois n'avons-nous pas entendu : Il n'y a que deux alternatives, une banque d'Etat pure ou une banque mixte. Deux alternatives ? Non, il n'y en avait qu'une. D'autres fois, c'est un brave homme qui s'ennuie de sa femme et qui serait bien surpris si on lui apprenait qu'il parle mal d'elle. En effet, il déclare qu'elle lui pèse, qu'elle lui est insupportable.

Il est d'un intérêt immédiat pour une partie importante de notre population de faire du français une étude systématique. La langue maternelle ne s'apprend pas toute seule, comme plusieurs semblent le supposer. En se signalant toujours plus par son souci de la bonne langue, Genève centre d'éducation, de science et aussi d'émigration, car nombre de ses enfants doivent chercher une position au loin, travaillera dans l'intérêt bien entendu de sa population tout entière.

M. Sené adresse au français de France quelques critiques justifiées, mais le temps presse : il reste à entendre M. le pasteur Delétré, de Dardagny, vice-président de la section genevoise du Club alpin.

Le modeste « rat des champs », comme il s'est qualifié, a apporté sous une forme fine et captivante ses souvenirs et des impressions pleines de fraîcheur — au propre et au figuré — d'une course faite en Valais, l'hiver dernier, par des clubistes de notre ville. Le but de l'excursion était Zinal, à l'extrémité du val d'Annivières, une des contrées les plus primitives, par le genre de vie et les mœurs, de notre pays, une de celles qui ont le moins subi l'empreinte niveleuse du temps.

M. Delétré parle avec une sympathie communicative des braves gens de la région, du président très distingué de la commune de Zinal, régent six mois de l'année à 65 fr. par mois, grâce à une augmentation mensuelle de 15 fr. récemment votée par le Grand Conseil du Valais, et qui est aussi député au Grand Conseil, secrétaire ou administrateur d'hôtel et le meilleur guide de la région.

Les Anniviards sont, par le fait des circonstances, une des populations les plus nomades de Suisse. Une famille ne reste pas plus de trois mois dans le même chalet. On est toujours en route d'un chalet à un autre, sur une étendue considérable de pays : en bas, dans la plaine, croissent les vignes, en haut s'étendent les dernières prairies où la belle saison ne dure que quelques jours et où l'hiver tient le sceptre.

C'est à l'hiver qu'en avaient les clubistes genevois. Ils désiraient le voir chez lui, dans son domaine, brasser la neige en poussière légère, jouir des effets pittoresques qu'elle crée et que M. Delétré a rendus sensibles à ses auditeurs à l'aide d'une série de superbes photographies signées Thury et De La Harpe. On avait dit en route aux grimpeurs qu'ils verraient de belles choses à Zinal : des hôtels neufs. Et, en effet, ils ont eu cette surprise, et beaucoup d'autres encore avec.

M. Alexandre Claparède est chargé de préparer la première soirée de la prochaine saison d'hiver. Il en aura le temps.

*Journal de Genève*  
*du 9 avril*  
*1897.*

**Société des arts.** — La première des soirées familiaires de la saison a eu lieu lundi 1<sup>er</sup> courant sous la présidence de M. Alexandre Claparède, qui a très heureusement comparé ces causeries dont le programme n'est pas annoncé et qui ne donnent pas lieu à procès-verbal, aux informations à bâtons rompus qu'on trouve dans d'Intermédiaire des chercheurs et des curieux ». Ces séances d'un genre spécial remontent à 1787 et à l'initiative d'Horace-Bénédict de Saussure. Il nous reste les procès-verbaux de leurs débuts. Nous y voyons le professeur Picot proposer « la courbe du bonheur », et quelqu'un mentionner une machine pour remonter les eaux du Rhône. Un soir la séance est ajournée à l'occasion des réjouissances pour fêter une réconciliation entre les partis politiques. La question se pose souvent : comment rendre ces séances attrayantes ? Il paraît qu'on y a réussi, puisque, après diverses péripéties, elles ont pris pied et durent encore aujourd'hui.

M. Théodore de Saussure recommande à l'attention un portefeuille donné par M. Alphonse Revilliod et quelques autres publications exposées dans la salle. Il raconte comment la Société des arts de Genève est fille de la Société des arts de Londres fondée en 1754 — un de ces faits qui pourraient expliquer le reproche adressé par Napoléon I<sup>er</sup> à Genève d'être une ville anglaise.

M. Dufour-Vernes, notre savant archiviste, explique l'origine du mot de Plongeon, localité entre Cologny et les Eaux-Vives. Il faut écarter l'idée que ce mot viendrait des « béchets » pris dans le lac qui arrose cet endroit. C'est tout simplement un nom de famille, ces terres ayant appartenu à une famille Plongeon ou plutôt Plangeon, d'abord très opulente, puis tombée dans de grands embarras financiers.

M. Pidoux, astronome adjoint à l'Observatoire, connu déjà par d'intéressants travaux (en particulier, en collaboration avec M. Charles Barde, architecte, ses études sur la direction et la hauteur des rayons du soleil à Genève, dans leurs rapports avec l'orientation et la largeur normale des rues), parle des phénomènes de coloration des Alpes le soir, ce qui amène M. Th. de Saussure à rappeler l'explication de M. le professeur Auguste de la Rive de ce phénomène. Trop spécial pour que nous risquions de tout cela un résumé dans le court espace dont nous disposons ici.

Pour terminer, M. le professeur Emile Redard a donné quelques détails sur sa patriotique entreprise du *Livre d'or des lettres genevoises*, retardée par diverses circonstances de force majeure et qui, d'ailleurs, réclamerait, largement conçue comme elle l'a été, l'appui d'un grand nombre de collaborateurs à ajouter à ceux qui ont déjà répondu à l'appel et, plus encore, la formation d'un comité spécial qui ferait de cette

œuvre son affaire. Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, M. Redard a déjà, par un travail assez considérable, ouvert la voie à cette intéressante publication, qui ne laisserait pas d'être bien accueillie de notre public.

M. Moïse Briquet a été chargé de préparer la prochaine soirée.

*Journal de Genève*  
du 5<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> 1897.

**Société des arts.** — La soirée familière du 6 décembre a été présidée par M. Moïse Briquet.

M. Krafft, architecte, a montré aux assistants une fourchette-cuillère, qu'il appelle fourchette palmée, et qu'il a fait construire. Les pointes de la fourchette sont réunies près du manche en une façon de cuiller, ce qui permet, armé de cet instrument, de capter certaines substances liquides, sauces, etc., que la fourchette seule laisse passer.

M. H. Mercier, privat-docent à l'Université, rend ensuite au président le précieux service de remplacer un certain nombre de personnes sur lesquelles il avait cru pouvoir compter et qui lui manquent, en répétant une récente conférence, adressée aux jeunes gens de l'Union chrétienne, sur les Mystères du moyen âge. Son travail très soigné, sa connaissance du sujet, sa parole élégante ont été très appréciés, et les assistants ont pour une fois oublié — force majeure — la règle solennellement posée à plusieurs reprises et qui veut que la séance familière soit consacrée à la causerie, à l'exclusion de la conférence proprement dite. Des projections, à la fin de l'exposé, ont fait repasser sous les yeux quelques-unes des caractéristiques de ces pièces religieuses dans lesquelles le profane côtoie souvent, et sous les formes les plus libres, le sacré du sujet.

M. Suès utilise l'appareil à projections pour faire défiler, à l'occasion d'une promenade dans la vieille Genève, quelques uns des sites et des édifices les plus familiers aux générations qui nous ont précédés ; les trois portes de la ville, les

dômes, le voisinage de la Tour-Maitresse, cette victime d'un inconcevable vandalisme qui eût pu être conservée au plus grand profit du pittoresque et du patriotisme, et la tour de l'Île, qui, espérons-le, n'aura pas le même sort, etc.

M. Suès est chargé de préparer la séance familière du mois prochain.

*Journal de Genève*  
du 10<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> 1897.

1898.

**Société des Arts.** — La séance familière du lundi 10 janvier a eu lieu sous la présidence de M. Suès (l'un des doyens et des piliers de ces soirées), qui commence par faire des vœux pour la bonne réussite des causeries de 1898. Il annonce que M. Alexandre Claparède a dressé une intéressante statistique sur ces réunions; on y voit que depuis l'année 1875, 140 personnes ont pris la parole dans la société et qu'elles y ont fait 370 communications.

Le président, parlant de la conservation de la tour de l'Île, dit que c'est une grande joie pour cette vieille société genevoise, mais il est d'autres monuments que ceux de pierre, et c'est pourquoi il apporte des actions de grâces trouvées dans de vieux papiers (registres du Conseil d'Etat) et montrant les sentiments de confiance en Dieu qui fortifiaient les cœurs dans les temps précaires où la patrie semblait à la merci des événements.

M. Frédéric de Stoutz a été appelé à étudier sur place la culture du houblon, et très généreusement il fait part des connaissances un peu techniques mais qui se relient à la grande industrie de la bière, qu'il a acquises sur la matière. La Bohême l'arrête surtout. Il parle en particulier des précautions très soigneuses qui doivent être prises pour empêcher l'humidité qui fait fermenter le houblon. Des essais pour la culture du houblon ont été faits en Savoie; les résultats n'ont pas été des plus encourageants; mais pourquoi, se demande M. de Stoutz, n'arriverions-nous pas à une qualité sinon supérieure du moins passable?

M. le professeur Duparc parle ensuite de son récent voyage au Caucase et en Crimée, à l'occasion d'un congrès de géologie tenu à St-Petersbourg. Dans le Caucase, beaucoup de sommités ont l'aspect de pitons à l'intérieur desquels on trouve des roches éruptives: ce ne sont que des volcans avortés. D'intéressants détails sont ensuite fournis sur les sources de pétrole aux environs de Batoum; presque toujours ces sources sont accompagnées de sources thermales. La race caucasienne a un grand goût pour l'association des couleurs, et ses industries de joaillerie et de tapis présentent une grande importance.

L'orateur traverse ensuite sans s'y arrêter la Crimée, Sébastopol, et signale le champagne russe, une fabrication qu'il n'a vue que là. D'excellentes projections ont rendu plus vivant encore cet instructif exposé.

**Société des Arts.** — La dernière séance familière des trois Classes de cette Société a eu lieu comme à l'ordinaire, le premier lundi du mois, soit le 7 février. Cette séance ayant été complètement remplie par des communications de MM. William Viollier et Th. de Saussure, il a été décidé qu'une séance familière supplémentaire aurait lieu lundi prochain, 14 février, à sept heures et demie du soir, surtout pour y entendre une communication avec projections lumineuses de M. le docteur Edmond Lardy sur la guerre turco-grecque, communication qui n'a plus pu trouver place dans la séance ordinaire. Cette séance supplémentaire sera encore présidée par M. William Viollier. MM. les membres des Classes de la Société se souviendront que les séances familières ordinaires et extraordinaires ont lieu sans envoi de cartes de convocation.

*Supplément au  
Journal de Genève  
du 16 Février 1898.*

**Société des arts (7 et 14 février).** — La soirée mensuelle ordinaire n'ayant pas été suffisante pour écouler les communications annoncées, elle a été doublée d'une seconde, huit jours plus tard.

La première séance a été présidée par M. William Viollier, qui l'a ouverte en parlant de l'alimentation, cette fonction essentielle de la vie animale qui devient aussi un élément de la vie familiale, patriotique et sociale, et constitue même, sous une forme symbolique, l'acte central du culte chrétien.

S'arrêtant au côté social de la question, M. Viollier a fait voir que la nécessité physiologique de la nutrition, qui procure aux uns des jouissances gastronomiques, aux autres des plaisirs plus intellectuels, constitue pour beaucoup un des problèmes les plus aigus, et, en fait, un des gros éléments de la question sociale, qui est, dans une grande mesure, une question d'estomac, comme disent les Allemands. Mais alors, s'il en est ainsi, la question d'estomac apparaît comme étant essentiellement une question agricole.

L'alimentation représente dans l'ensemble des dépenses d'un ménage une proportion considérable et d'autant plus forte que le budget de la famille est plus restreint ou que celle-ci est plus pauvre. Elle atteint le 70% dans les ménages ouvriers, tandis que, chez les bourgeois, elle n'est guère que de 25%. Or, c'est à l'agriculture que l'on demande la presque totalité des denrées alimentaires.

*Journal de Genève  
du 16 Janvier  
1898*

L'industrie ne fournit que les vêtements, la literie, les meubles, etc., toutes choses qui ne représentent qu'une faible partie des dépenses du ménage. Le développement industriel n'a donc pas d'effet direct bien sensible sur le bien-être des classes laborieuses. Au contraire, le progrès agricole aura une action bienfaisante en diminuant les dépenses d'alimentation et en facilitant la vie matérielle. Et il va de soi que, par progrès agricole, M. Viollier a entendu parler aussi du progrès industriel se rapportant à l'emploi des denrées : c'est ainsi que la minoterie et la boulangerie à bas prix — ce qui n'est pas absolument le cas chez nous — tendent à améliorer le sort des travailleurs.

Les encouragements donnés à l'agriculture n'intéressent donc pas seulement les agriculteurs, mais encore les citadins et surtout ceux des classes modestes. C'est, dès lors, un devoir de premier ordre de stimuler par tous les moyens possibles l'exploitation agricole, si longtemps abandonnée à la routine.

Ces divers aperçus ont donné lieu à quelques remarques tendant surtout à en féliciter les auteurs, après quoi M. Théodore de Saussure a raconté le voyage de quelques semaines qu'il fit, il y a... 46 ans, en Autriche-Hongrie, à Constantinople et en Grèce. Ses souvenirs abondaient en anecdotes, en rencontres amusantes et en impressions des plus variées. A cette époque, en Hongrie, on n'utilisait les routes que par le mauvais temps ; par le beau temps on allait droit à travers les champs, mais comme la pluie fait de ces derniers une bouillie, il fallait des routes pour ces moments-là. Nous devons bien à regret renoncer à suivre le voyageur dans les mille détails instructifs, pittoresques ou amusants de son odyssee, qui a beaucoup diverti et qui s'est terminée par une série de fort belles projections se rapportant surtout à Constantinople et à la Grèce artistique et classique.

\*

La deuxième soirée de la Société des arts a eu lieu le 14 février, sous la présidence de M. Suëz. Elle a présenté aussi un vif intérêt, car M. le Dr Lardy, qui a dirigé le printemps dernier l'ambulance de la Banque ottomane en Thessalie, devait raconter son voyage en illustrant de nombreuses projections qui, comme toujours, ont été très goûtées.

Nous connaissons malheureusement trop bien ce qui s'est passé pendant la guerre greco-turque pour que le conférencier pût venir apporter des faits bien nouveaux ; toutefois les clichés originaux recueillis au cours de la guerre, et en grande partie encore inédits, permettaient de suivre facilement les différentes phases de la campagne.

Ce qui frappe peut-être le plus, c'est l'aspect loqueteux de l'armée du sultan, qui ne comptait pas, sur ses soixante mille hommes, plus de dix mille soldats ayant une réelle instruction militaire.

Si l'on met en regard ces troupes et les positions souvent formidables qu'occupait l'armée grecque, on a de la peine à comprendre le pourquoi d'une si facile victoire.

En somme, ce fut toujours la retraite du prince Constantin, après de courts engagements dans lesquels il était resté de fait victorieux.

On conserve de ce récit une réelle tristesse en pensant à l'écrasement de ce vaillant petit peuple combattant pour une bonne cause, et l'on a bien le sentiment qu'une meilleure direction de l'armée eût pu changer du tout au tout la face des choses.

Les pertes des Turcs à Domoko montrent bien que ce n'est pas le soldat grec qui a failli à son devoir.

Les routes ou sentiers étaient déplorables, et le service médical turc tout à fait insuffisant. Somme toute, le nombre des morts et des blessés a été excessivement faible.

M. le docteur Lardy, établi aujourd'hui en notre ville, n'échappera pas à la sollicitation de prendre de nouveau la parole. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir des notes abondantes et de savoir en tirer un parti si heureux.

(Publié dans l'édition du soir.)

*Journal de Genève*  
*du 23 Février 1898.*

Société des arts. — Dans la séance de lundi, séance familière des trois classes, présidée par M. Séné, on a entendu une intéressante communication faite par M. Chodat. Le distingué professeur de notre Université a traité un sujet bien actuel : la végétation en hiver ; il a surtout parlé de la végétation arborescente et s'est attaché à détruire la légende qui fait du froid un ennemi avéré de cette végétation. C'est dans le vent et la sécheresse qu'il faut voir les principaux agents de la dessiccation. De nombreuses expériences le prouvent et de multiples exemples viennent à l'appui de ces démonstrations ; c'est ainsi qu'en Sibérie orientale, la région la plus froide du globe, il y a de grandes et superbes forêts de mélèzes, qui prospèrent sous un froid de 40° au-dessous de zéro. Par contre, sur nos Alpes, où un vent violent souffle sans cesse, les hêtres sont arrêtés dans leur croissance ; ces hêtres nains ont leur sommet dépourvu de feuilles, tandis que leur base est d'une belle structure très trapue, logiquement ordonnée.

Les auditeurs ont pu se rendre compte de intéressants phénomènes par de nombreuses photographes que M. Chodat a fait circuler. La limite forestière dans le nord de la presqu'île de Kola ; la limite de la végétation arborescente dans la même presqu'île ; la limite des forêts ; l'arbre d'encens en Erythérée, etc., sont autant de sujets curieux qui ont intéressé vivement les amateurs.

Au surplus, la période de repos des arbres pendant l'hiver est une nécessité. Il se passe, en effet, des phénomènes d'ordre chimique, encore peu connus, et qui, plus tard, quand on les aura mieux approfondis, permettront de tirer certaines conclusions qui font encore défaut. M. Chodat parle encore des différentes catégories de branches : les dressées et les étalées, de la structure des arbres, et termine par quelques données générales sur le lierre, qui, à proprement parler, n'est pas un parasite, et le gui. Une intéressante discussion s'engage sur cette dernière plante entre deux auditeurs et M. Chodat. M. L. de Candolle, notamment, attire l'attention des agriculteurs sur l'action destructive du gui sur quelques arbres fruitiers et autres. Il y a là un véritable danger pour nos campagnes, et, plus à Genève que partout ailleurs, le gui est en abondance. M. de Candolle a dû abattre plusieurs arbres complètement desséchés par ce parasite, et il a constaté avec regret que beaucoup d'intéressés ne prenaient pas de mesures énergiques pour les détruire. Ils n'en tiraient même aucun profit et ne se donnaient pas la peine de le vendre aux principales fêtes annuelles pendant lesquelles il est très en honneur. C'est donc grâce à une coupable incurie que le gui prend une aussi grande extension dans notre canton, et une initiative pour la destruction de cette plante devrait être prise par les agriculteurs. Une loi édictée dans ce sens, comme celle qui ordonne la destruction des hannetons, par exemple, serait la bienvenue. M. de Candolle croit qu'en râclant la partie de l'arbre contaminé et en l'enduisant de goudron, on parviendrait déjà à un résultat appréciable. C'est aussi l'avis de M. le professeur Chodat.

La séance s'est terminée par une lecture de M. Sené, qui cherche à fonder une section de littérature. Cette nouvelle avait pour titre : *l'Education d'une fiancée.*

*Journal de Genève*  
du *Mars 1898.*

**Société des arts.** — La dernière soirée familiale de la saison a eu lieu le lundi 4 courant, sous la présidence de M. Sené, qui s'excuse d'exercer deux fois de suite ces fonctions : elles lui sont restées pour compte, personne n'en ayant voulu. Il désigne M. Théodore de Saussure pour organiser la première séance de l'hiver prochain.

M. Gosé, peintre, sort de son portefeuille un certain nombre de pièces curieuses, un Victor Hugo jeune homme, beau brun imberbe au front pensif, le pot à bière décoratif de Luther, le réformateur, deux planches de bas-reliefs de Meunier d'un superbe modelé — puis raconte une

visite de trois heures faite avec des membres de la Société des arts à l'Ecole des arts industriels de notre ville, dont il a été enchanté. En passant, M. Gosé s'étonne de la place malheureuse, sorte d'antichambre, où l'exposition du musée Rath a relégué les sculpteurs.

M. Jeanmaire, peintre, s'est souvent dans sa branche professionnelle inspiré des pratiques catholiques, qui ne sont pas sans poésie. Cependant il ne pense pas que le protestantisme soit hostile à l'art, et à ce sujet il fait connaître les vues en ce sens de M. André Michel, le grand critique d'art, que nous entendions à l'Aula il y a quelques années, ainsi que celles des peintres Reinhardt, Paul Robert et Eugène Burnand.

L'impression à laquelle arrivent ces juges qualifiés, certes, c'est que le protestantisme, en tant qu'ami de la vérité, a fait la guerre au conventionnel et au genre faux, en peinture comme en musique. On le juge froid à cause de l'extrême simplicité de ses temples en France, où, par suite des persécutions, ceux-ci n'ont été, en général, que des abris provisoires. D'ailleurs, combien de voix ne se sont pas élevées dans le sein même du catholicisme pour déplorer le caractère profane de l'art religieux ! Savonarole s'indignait de voir les femmes de l'Evangile peintes comme des courtisanes.

M. Imer-Schneider cite quelques dispositions tirées d'un projet de règlement sur les constructions et visant à imposer la décoration des murs mitoyens extérieurs, à l'aide de fausses fenêtres ou de peintures. Il propose, pour sa part, qu'on les dissimule, comme à Paris, à l'aide de treillages, semblables à ceux des escaliers. Plusieurs des assistants, faisant allusion à l'horreur qui afflige les yeux sur le quai du Léman, demandent que l'Etat soit suffisamment armé pour prévenir la répétition de ces abominations, ainsi que les grandes affiches à la Maypole. Chacun convient que la liberté absolue du constructeur mène à d'intolérables abus. M. Suès fournit quelques détails sur l'œuvre des salles du dimanche et félicite M. Gosé du succès qu'il y obtient comme maître des classes de dessin, puis M. Constant Hilbey récite une pièce en vers sur l'Asile de nuit, après quoi, pour finir, M. Sené signale les principaux défauts de prononciation, heureusement guérissables, dont il convient de préserver les enfants.

*Journal de Genève*  
*Supplément*  
du *10 Avril 1898.*

**Société des arts, soirée familière.** — La première réunion de l'hiver a eu lieu lundi, sept courant, sous la présidence de M. Guillaume Fatio, qui, après quelques mots de bienvenue, a cédé la parole à M. Edmond Fatio, architecte, chargé de la restauration de la tour de l'Île.

Ce dernier a expliqué différents points intéressants de l'œuvre qui arrive à son terme. Au bas de la tour, sera reconstitué le cadran solaire de jadis, qui, à part son côté pittoresque, aura son utilité ; mais il faut une année environ pour exécuter ce travail, auquel notre Observatoire voue sa sollicitude et ses bons soins. L'horloge va être incessamment rétablie, d'ici la fin du mois sans doute. On replacera aussi une tablette en caractères plus lisibles que la précédente rappelant le supplice de Berthelier. On s'occupe également d'une inscription rappelant la Genève romaine et la présence de César en ces lieux d'où (ainsi que l'a rappelé M. Robert Harvey) il partit à la découverte de la Gaule et de l'Angleterre. A cette époque, soit 58 ans avant Jésus-Christ, Genève était déjà désignée par César sous ce nom de Geneva qu'elle a gardé tel quel dans la portion la plus considérable du monde civilisé, expliquera encore tout à l'heure M. Robert Harvey, dont le frère, M. Lawrence Harvey, architecte et professeur à l'école des métiers, a préparé, avec beaucoup de goût, un projet d'inscription en harmonie avec le style de la tour.

M. Fatio est chaudement félicité par plusieurs orateurs pour la restauration qu'il a menée avec tant de compétence. En réponse à une question, il explique que l'intérieur de la tour sera occupé par MM. Forestier, qui la possèdent, soit à titre de propriétaires, soit en vertu d'une location perpétuelle de 200 fr. par an à payer à la Ville.

Nous donnerons encore ce détail que l'horloge de la Tour de l'Île, au sommet de laquelle le public sera admis à monter pour jouir du panorama, a une origine intéressante. En 1678, à la suite de l'incendie de l'hôtel de la Monnaie,

cloche et clocheton furent transportés sur la tour historique.

M. Théodore de Saussure montre en projection différentes vues, desquelles la cathédrale de Lausanne avant et après sa restauration par Viollet-Le-Duc. Chacun se rend compte combien ce qui a été détruit en fait de clochers avait plus de légèreté aérienne que ce qui a été mis à la place.

M. Guillaume Fatio a fait faire, de son côté, à ses auditeurs un charmant voyage sur le Rhin, du lac de Constance à Bâle, en montrant sur ce parcours les vieilles villes si pleines de cachet, les vieux châteaux, les vieux ponts en bois, toutes ces scènes d'où se dégage une si fraîche poésie.

Nous n'oublions pas de mentionner non plus une amusante parenthèse au milieu de cette soirée de vues et de projections. M. Flournois, ingénieur, a présenté des dessins exécutés par des automates, sur lesquels M. Hantz, en particulier, apporte quelques renseignements. Les habitants

de la Chaux-de-Fonds étaient des mécaniciens prodigieux dans ce genre de création : au commencement du siècle, deux d'entre eux pensèrent même périr par le feu en Espagne comme sorciers, ce qui était décidément trop de succès. M. Hantz a promis de reprendre un soir cette question avec plus d'ampleur.

*Journal de Genève*  
*du 15 sept 1898*

**Société des arts.** — La séance familière du 5 courant, présidée par M. le professeur Hantz, n'a compté que deux communications, mais très copieuses, faites avec une rare compétence et sortant un peu de l'ordinaire quant aux sujets, un peu spéciaux, comme on verra.

Tout d'abord, M. le docteur C. Reymond, de notre ville, a donné un aperçu des procédés de mécanothérapie créés en Suède par le docteur Zander.

Ce dernier a eu l'idée de remplacer les masseurs et autres aides humains par des machines fort ingénieuses, qui sont utilisées à cette heure dans plus de cent instituts médico-mécaniques répandus sur les points du monde les plus divers. Genève vient de se doter de l'une de ces créations, la 106<sup>e</sup>.

Le grand objectif du docteur Zander est d'utiliser l'action des mouvements sur les organes comme moyens curatifs. L'exercice peut, en effet, produire des effets physiologiques intenses. Les médecins suédois ont recherché les moyens de produire les effets de l'exercice sur tel ou tel organe malade et de rendre le mouvement communiqué dosable. Ce résultat a été obtenu à l'aide de soixante-dix machines différentes désignées par des lettres et des chiffres et rangées en séries différentes. Bras et mains, jambes et pieds, tronc, tout y passe, et chaque machine s'adapte à la taille du patient. Mais qu'on n'aille pas se figurer que ce sont là seulement les parties du corps que traite la mécanothérapie. Certains mouvements imprimés à la main, par exemple, peuvent agir sur les maladies du cœur ; on peut de même, du dehors, traiter la respiration et, d'une manière générale, la plupart des désordres intérieurs. Ce traitement se recommande aussi aux surmenés, aux fatigués, pour lesquels la gymnastique ordinaire serait trop énergique.

La mécanothérapie s'adresse donc à des malades et non, comme la palestra antique, à ceux qui veulent faire seulement de l'hygiène.

M. le docteur Reymond ne doute pas que ce



nouveau procédé médical ne devienne avec le temps une branche d'enseignement dans les Facultés de médecine, ainsi que c'est le cas déjà à cette heure en Suède.

Cette gymnastique médicale suédoise (qu'il ne faut pas confondre avec la gymnastique pédagogique suédoise) avait été entrevue par les Grecs, mais poussée beaucoup plus avant par les Chinois, dont le docteur Zander n'a guère fait que développer les principes.

Le Dr Reymond s'est, du reste, admirablement prêté à une visite sur place à ces installations dans son local de la rue de Candolle, et à une date qui sera annoncée ultérieurement aux membres de la Classe.

Cette communication a donné lieu à un échange de vues et d'idées, dans lequel on a vu apparaître tout d'un coup le procédé des frictions sèches du docteur Monod, que ses avocats n'ont pas entendu ériger cependant en concurrent du docteur Zander.

Passant des choses nouvelles ou remises à la mode aux choses anciennes, M. Henri Vuilliéty a entretenu les assistants des célèbres tapisseries et broderies qui font au Musée national de Berne une attraction de premier ordre.

Ces trésors ont été couramment attribués aux guerres de Bourgogne, dont ils auraient formé une part du butin. Ils sont, au contraire, de provenances fort diverses et, selon toute probabilité, quelques-uns des plus riches ont dû appartenir à Agnès d'Autriche et au couvent de Kœnigsfeld fondé par elle. A l'époque de la Réformation la ville de Berne en aura hérité.

C'est aussi de Kœnigsfeld qu'a dû sortir le fameux autel portatif dit de Charles le Téméraire, qui a vraisemblablement été exécuté en Italie, et qui finit par échoir à la reine Agnès.

M. Vuilliéty décrit différentes pièces de valeur parmi les tapisseries qui faisaient l'objet spécial de sa communication. En voici une provenant du trésor de la cathédrale de Lausanne; une autre d'origine bourguignonne; une troisième, mieux connue parmi nous, ayant figuré à l'Exposition de Genève, l'Adoration des mages, et qui est une pièce flamande.

Toute une série de ces tapisseries se rapportent à la vie de Jules César qu'elles suivent jusqu'à son assassinat, du reste fort mal rendu, et doivent provenir de la salle du chapitre de la cathédrale de Lausanne.

Les murs intérieurs des grands châteaux de jadis étaient bien nus, et les reines avaient de biens longs loisirs qui eussent été bien tristes pour elles sans les rares visites des troubadours et la tapisserie. M. Jacob Stammer, curé de Berne, a publié en 1895 sur les tapisseries de la ville fédérale une étude importante et à beaucoup d'égards originale.

M. Théodore de Saussure raconte qu'autrefois, à Berne, on exposait ces tapisseries au public une fois l'an, mais aujourd'hui Berne, de même que Bâle, s'est fait son musée national particulier.

Parlant du Musée national de Zurich, à la création duquel il a été mêlé, M. de Saussure regrette qu'on en ait fait une sorte de contre-façon de château fort. Il regrette aussi pour lui le voisinage de la gare charbonneuse. Mais ces réserves faites, il est émerveillé des résultats obtenus et paie un juste tribut d'éloges à M. Angst, son directeur, qui a réussi à retrouver à l'étranger un grand nombre de choses suisses. Les intérieurs de chambres reconstruits dans le musée sont aussi une heureuse innovation.

M. Hantz lève la séance sur cette observation, soulignée par l'assistance, que toutes les villes suisses ont leur musée, et que Genève attend encore le sien, qui, seul, pourra mettre en valeur une foule de collections disséminées dans des locaux impropres à en assurer l'utilisation.

*Journal de Genève*  
*du 16* <sup>1898</sup> *= 1898.*  
— 1899 —

**En voyage. Le nouveau Musée.** — M. Albert Rilliet, professeur, présidait, le 9 janvier, la soirée familière de la Société des Arts. Il a donné d'abord la parole à M. Théodore de Saussure, qui a complété la relation d'un voyage en Hongrie et à Constantinople, raconté dans une précédente séance. Il y a déjà de cela quelques années, car c'est en 1852 que notre concitoyen descendait le bleu Danube, barré encore alors par les Portes-de-Fer, sur un bateau à vapeur de la maison Escher et Wyss de Zurich, regardé là-bas comme supérieur aux bateaux de construction anglaise.

L'éloignement du temps est apparu aussi à certains détails fournis par M. de Saussure. Ainsi, à Constantinople, le sultan habitait dans une maison de bois, ce qui était conforme aux idées de la religion musulmane en Turquie, laquelle n'admet pas qu'un homme vive dans une maison de pierre, mais dans une maison de bois qui ne doit pas durer plus que lui. Le sultan est aujourd'hui bel et bien logé dans des palais en pierre. Il n'y avait pas non plus de voitures à Constantinople, mais seulement des chars à bœufs rappelant ceux qui traînaient autrefois à Paris « le monarque indolent » chanté par le poète.

A Jassy, notre voyageur entra dans une boutique où on ne savait pas rendre la monnaie et où on le renvoya chez le juif en face, changer son écu. C'est là aussi qu'il entendit parler d'un nouvel hospodar ou prince nommé pour sept ans et qu'on lui signala comme très étrange, car il ne volait pas. Diverses projections de l'époque, ou plus modernes, ont ajouté à l'intérêt de ce voyage à travers des pays qui ont été bien transformés en ce dernier demi-siècle.

1899.

M. Imer-Schneider a ensuite présenté quelques vues nouvelles sur la question du nouveau musée, dont il s'est occupé d'abord comme simple citoyen, puis comme conseiller municipal. Il voudrait placer cette construction en tête de l'île, s'avancant jusque sur l'emplacement de l'ancienne machine hydraulique. Il rappelle à ce propos que la question du musée aux Casemates n'a présenté d'autre corps jusqu'ici qu'un avant-projet. Or, il conviendrait d'offrir au voyageur qui arrive chez nous par le lac ou qui passe les ponts

une construction décorative. On avait parlé d'élever en l'île un bâtiment pour les télégraphes et les téléphones, mais la Confédération y renonce, préférant modifier son bâtiment de la rue du Stand.

Cette situation de la tête de l'île est unique au monde ; elle attirerait les touristes et les habitants en promenade, et elle est à la portée des deux rives. M. l'architecte Brémond a préparé, à la demande de M. Imer, une esquisse du bâtiment que l'on pourrait élever en ce lieu pour recevoir les beaux-arts, l'archéologie et l'art industriel. M. Brémond fournit lui-même quelques explications sur les caractères qu'il prévoit pour cette construction, qui serait probablement en style Renaissance plutôt qu'en style suisse allemand, étranger à notre pays.

M. Théodore de Saussure dit que M. Imer-Schneider a rendu service à notre ville en attirant l'attention sur la nécessité de placer à l'extrémité de l'île autre chose qu'un bâtiment vulgaire. Il faudra aussi enlever les bains du Rhône pour donner à l'ensemble un cachet artistique. A présent aurait-on là tout l'espace nécessaire pour un musée, et il en faut beaucoup ? Ne faites pas trop petit ! s'écrie et répète M. de Saussure. Peut-être pourrait-on se contenter de mettre en l'île un de nos musées. L'orateur est peu frappé de l'avantage qu'il y a à chercher pour un musée le site le plus accessible. A Londres, les musées sont à de grandes distances ; notre ville est petite, nous avons les tramways. Du reste, M. de Saussure se contentera de soumettre quelques idées sans prendre parti.

**La question du Musée. — On nous écrit :**

« Lundi soir, dans une des séances familières de la Société des Arts, un intéressant échange de vues a eu lieu à propos de la question toujours actuelle du futur musée. M. Imer-Schneider a pris le premier la parole. Ce n'est pas comme conseiller municipal que M. Imer a réfléchi à cet intéressant problème, mais tout d'abord comme simple citoyen. Malgré les objections qu'a rencontrées cette proposition, le sympathique conseiller municipal préconise un musée en l'île, et c'est encore assez tôt car la question du musée aux Casemates n'est qu'un avant-projet dont la réalisation est peut-être lointaine.

En l'île, il y a un grand vide, et on doit songer à avoir un fond de rade qui ne dépare pas trop l'aspect si grandiose de cette dernière. Si ces terrains deviennent la propriété de particuliers, on pourrait voir s'élever quelque construction fort désarmoiseuse. La ville est bien en pourparlers avec la Confédération pour que ce terrain soit utilisé pour un hôtel des téléphones, mais tout nous porte à croire que nous sommes encore loin de voir la fin de ces négociations.

La nécessité d'utiliser un terrain n'est pas une raison pour demander le Musée en l'île, mais il ne faut pas séparer les musées des Beaux-Arts et d'Archéologie, car les finances de la ville ne le permettent pas. Nous ne serons pas forcés d'avoir une architecture de musée de Beaux-Arts, mais nous pourrions avoir des motifs pris dans l'architecture nationale et avoir un bâtiment, qui grâce à la position exceptionnelle qu'il occupera, invitera tout le monde à venir le visiter. C'est surtout par l'emplacement que le musée de l'île serait supérieur à celui des Casemates, et avec l'avantage d'un site charmant, les habitants des deux rives l'auraient à leur portée.

M. l'architecte Brémond a fait un avant-projet de musée en s'inspirant de l'idée de M. Imer Schneider. Malgré une ébauche rapide faite en 24 heures, on se convainct facilement des réels avantages qu'offre ce projet. La salle des Beaux-Arts aurait 1075 mètres du superficie ; la salle de sculpture aurait 300 mètres carrés de plus qu'on ne le demandait pour le musée des casemates et, sans compter les sous-sol, on aurait encore 1008 mètres pour les autres salles du bâtiment. Ce musée s'étendrait donc sur la partie occupée il y a encore quelques jours par les carrousels et irait jusque sur le bâtiment de la machine hydraulique.

*Journal de Genève*

*12 Janvier*

*1899.*

M. Théodore de Saussure, comme directeur du musée Rath, ne veut pas prendre place dans ce débat ; mais il fera quelques remarques pour les grands espaces, car un musée est vite trop petit ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir le musée national de Zurich, qu'il faudra

bientôt agrandir. Au musée Rath, on a remis toute la sculpture antique à la cave pour faire place à la peinture. Donc à l'espace il faut sacrifier tout. Mais l'idée du musée en l'île doit faire réfléchir, car il faut avoir un beau fond de rade. Mais pourtant ne ferait-on pas mieux d'y construire un musée spécial ? Au musée Rath la superficie occupée par les tableaux est deux fois plus grande que celle d'il y a vingt ans. Il y a urgence d'avoir un bâtiment pour les expositions, car cela ne vaut rien pour les tableaux de les transporter constamment, comme on le fait au musée Rath.

Nous espérons que ces paroles n'auront pas été inutiles et qu'on va se mettre à étudier avec ardeur cette intéressante question. En tout cas, ne serait-ce pas mieux d'avoir un beau musée en l'île plutôt que d'avoir une réédification de ces affreuses casernes dont nos autorités sont coutumières et qui ont fait de notre ville, si pittoresque jadis, une des cités les plus banales de l'Europe.

*Tribune de  
Genève du  
12 Janvier  
1899.*

**Société des arts.** — La réunion familière du 6 courant était présidée par M. Fesch, qui s'était assuré d'un joli choix de communications.

**Vieille Genève.** Ce titre nous semble convenir à la première causerie. M. Suès-Du Commun a, en effet, tiré du *Journal de Genève* de 1826, alors à ses débuts et paraissant une fois par semaine, un certain nombre d'extraits caractéristiques à différents points de vue. C'est un peu l'histoire des mœurs, des idées et du langage qui ressortait de cette lecture.

Voici une décision de l'autorité assez curieuse. On s'est plaint dans le public que la chapelle de Rohan dans la cathédrale de Saint-Pierre prit un « caractère d'idolâtrie ». Décidé qu'elle sera entourée d'une clôture.

Un correspondant avise aux moyens de réagir contre les lettres anonymes. Il suggère la suppression de toutes les petites boîtes postales, et pense que lorsqu'il faudra aller jusqu'au bureau central pour satisfaire son goût de correspondance anonyme, on sera moins porté à cette pratique.

Un citoyen propose que tous travaillent une heure de plus par jour, et que le produit de cette heure soit versé à la cause des Grecs. Il apporte la somme de 350 francs, le rendement de son heure supplémentaire depuis une année.

Les participants à un bal qui avait lieu à Pregny sont arrêtés à la porte de Cornavin, parce que leur permission de rentrer dans la nuit s'applique au jour qui vient, depuis quelques minutes, de finir. On ne leur fait pas grâce, ils doivent retourner à Pregny et versent au fonds de la guerre d'indépendance des Grecs les quelque cinquante florins qu'ils auraient dû payer à la porte.

Ce sont aussi de grandes discussions à propos de l'entrée de la ville du côté du lac, déparée par des installations peu esthétiques, à propos des dômes, etc. Le *Journal de Genève* appartenait alors à l'opposition modérée et comptait parmi ses collaborateurs Rossi, Bellot, Dumont, le futur général Dufour, Gosse, Petit-Senn.

**Question de l'éclairage.** M. le professeur Rillet esquisse ce sujet si actuel.

Quand un prospectus vante une lumière nouvelle, il fait valoir sa beauté et son bon marché. L'orateur se demande quelles sont les qualités que l'on peut demander à la lumière. Ce sont les suivantes, que nous trouvons toutes dans la lumière solaire, laquelle présente l'ensemble des avantages sans aucun des inconvénients.

**Diffusion :** la lumière du soleil éclaire un peu partout.

**Fixité :** pas de tremblement, de vacillement. Etre toujours prête, sous la main.

**Bon marché :** la lumière du soleil ne coûte rien.

**Intensité :** être éclairé sans être ébloui.

**Absence de produits nuisibles et d'action détériorante sur les organes.**

M. Rilliet reprend ces qualités et montre jusqu'à quel point elles se retrouvent dans les divers éclairages à notre disposition. Il rappelle, en particulier, l'inconvénient d'une lumière concentrée en un point devenant un foyer très intense, et aussi celui d'une lumière exigeant une manutention fréquente.

**Les préraphaélites.** — M. Philippe Monnier présente quelques aperçus sur la vie intime des artistes de cette école qui illustra Florence. Rien de plus modeste que l'existence de ces hommes, généralement fils de paysans ou d'agriculteurs. On les désigne par des sobriquets ou des noms familiers. Ils n'ont pas de culture. Ils entrent d'abord chez des maîtres, autant comme domestiques que comme apprentis, et apprennent empiriquement. Ils vivent en tablier et en sabots, sont traités comme des ouvriers, misérablement

payés, et, pendant ce temps, les représentants des belles-lettres en Italie, qui ne sont pas, eux, des créateurs, mais de simples imitateurs, reçoivent les honneurs et les beaux émoluments. Ce qui caractérise leur art, c'est à côté de la naïveté sincère de leur inspiration, l'attention très grande donnée par eux aux questions de métier, telles que le choix des matériaux, pierre ou bois.

Quelques mots de MM. Th. de Saussure et Jeanmaire closent cette soirée, particulièrement bien fournie de choses intéressantes et variées.

*Journal de Genève*  
*du 14 Février*  
*1899*

**Société des arts.** — La soirée familière du 6 courant a été présidée par M. le professeur Gloscaude, qui a fait circuler une planche coloriée très artistique préparée pour le *Journal suisse d'horlogerie* et offrant des dessins de montres obtenus en onze ou douze tirages, après quoi il a donné la parole à M. Eugène Pitard, qui a parlé avec détail et intérêt de l'homme pileux Rham-a-Sama, exposé dans une baraque de notre ville et que nous avons déjà présenté à nos lecteurs.

M. Charles Dunant a clos la soirée par une communication sur les émaux à Genève, qui est un peu leur patrie, puisque nous avons donné à cet art Petitot, Liotard, Thouron, Lissignol, Glardon et *tutti quanti*, et qu'il existe, en concurrence avec « l'émail de Limoges », « l'émail de Genève », obtenu aussi par un procédé spécial. En terminant son allocution très goûtée, M. Dunant a exprimé l'espoir de voir se créer à Genève un centre de fabrication artistique pour la grande émaillerie.

Nous avons dans nos écoles d'art une classe d'émaillerie qui a donné des résultats fort encourageants et dont M. Dunant est lui-même un des élèves distingués, ce qu'eût attesté au besoin l'examen des quelques pièces qu'il a modestement exhibées en finissant.

M. Jeanmaire rappelle certains émailleurs à la Bernard Palissy, qui ne trouvèrent faveur à Genève qu'après avoir fait le voyage de Paris et retour.

M. Veyrassat, ingénieur, est chargé de préparer les éléments de la prochaine « familière ».

**Erratum.** — Dans notre compte rendu paru hier de la soirée familière de la Société des arts, nous rétablirons une phrase que deux mots mal lus ont rendue inintelligible :

« Jeanmaire rappelle certaines émaillures à la Bernard Palissy qui ne trouvèrent faveur à Genève qu'après avoir fait le voyage de Paris et retour. » *Journal de Genève* 21 1)

5 Mars 1899

**Société des arts.** — *Stance du lundi 10 acri!*, sous la présidence de M. Veyrassat.

M. Alfred Dufour décrit avec autant de verve que d'esprit une des traversées qu'il fit des Etats-Unis en Europe. Voulant passer par les îles des Açores, l'orateur s'était embarqué cette fois sur le *Frédéric-Guillaume II*, splendide vaisseau d'une compagnie transatlantique allemande, faisant le service entre New-York et Gênes; M. Dufour ne peut adresser que des louanges à cette compagnie, où tout va comme un mouvement d'horlogerie, et il ne peut s'empêcher de la comparer aux mêmes compagnies françaises; le rapprochement n'est pas certes à l'avantage de ces dernières; les gens de l'entrepont sont fort bien traités sur ce vaisseau, il n'y a pas l'entassement que l'on trouve autre part. Arrivé aux Açores, ils ne peuvent y débarquer; mais le capitaine consent à ralentir la marche du navire, ce qui permet à M. Dufour de nous en faire une charmante description.

Ces îles sont, paraît-il, trop peuplées, elles ne peuvent nourrir tous leurs habitants et le gouvernement portugais se voit dans l'obligation d'exporter au Brésil leurs ressortissants miséreux. Le coup d'œil dont on jouit en arrivant à Gibraltar est sublime; cette position militaire anglaise est un carrefour des nations; on y voit toutes les racas, on y entend toutes les langues.

M. Dufour a l'occasion de faire quelques pas sur la terre espagnole et visite une caserne où, paraît-il, tout était bien entretenu... sauf les armes!

Les côtes espagnoles de la Méditerranée sont sévères; de grandes falaises tombent à pic dans la mer; par-ci, par-là, quelques vieilles ruines.

Enfin après quelques heures de navigation, et après avoir assisté au « dîner du capitaine », M. Dufour arrive à bon port à Genève.

M. Burdet, qui a fait un long séjour à Constantinople, fait ensuite une intéressante communication sur Sainte-Sophie, la célèbre, mosquée des bords du Bosphore. Cet exposé est agrémenté de projections. M. Burdet résume l'histoire de cette église construite par Justinien (532); on mit près de six ans pour l'achever, et c'est l'œuvre de deux architectes, cent contremaîtres ayant chacun une centaine d'ouvriers sous leurs ordres. Convertie en mosquée à la prise de Constantinople par Mahomet II, elle a été restaurée par un Tessinois, sous le règne d'Abdul-Medjid (1860). M. Burdet donne en outre sur ce monument quelques intéressants détails d'architecture.

M. Reuter, l'artiste enlumineur qui l'an dernier avait fait une si belle exposition de ses œuvres dans une des salles du bâtiment électoral, parle ensuite de Burne-Jones, le célèbre peintre anglais mort l'an dernier. M. Reuter raconte cette vie intéressante dès le premier âge, car c'est déjà

au collège que Burne-Jones se lia avec William Morris. Fait curieux à relever, il ne suivit pas d'écoles d'art, il se forma surtout lui-même. M. Reuter parle ensuite de la grandeur et du sérieux de l'œuvre de l'artiste, de sa recherche du symbolisme et de son amour pour l'art qui ne lui permit pas d'étaler sur ses toiles des couleurs destinées seulement à séduire le bourgeois.

*Tribuna de Genève*  
du 12 avril  
1899.

Société des arts. — La dernière réunion familière de la saison d'hiver a eu lieu le 10 courant sous la présidence de M. Veyrassat, ingénieur, qui avait su mettre la main sur trois aimables et instructifs causeurs.

M. Alfred Dufour a commencé par raconter avec beaucoup d'entrain et de pittoresque les incidents d'une traversée de l'Océan de New-York à Gènes, en saluant en passant les Açores. Ce groupe d'îles dépasse tout ce que les anciens se représentaient par les îles Fortunées: sol, climat, beautés du site, elles ont tout, mais voici, elles se sont tellement peuplées que le gouvernement portugais doit expatrier chaque année à ses frais un peu du trop plein dans l'Amérique du Sud. M. Dufour a donné chemin faisant des détails très curieux sur les pays traversés. Il a tenu à rectifier cette idée que les hôtels américains seraient hors de prix, en sorte que l'on pourrait écorcher les gens du nouveau monde dans nos hôtels d'Europe sans même qu'ils s'en aperçoivent. A Hoboken, près New-York, M. Dufour cite un très bon hôtel à 10 fr. par jour, tout compris. Aux Açores, notre voyageur rapporte la résistance de voyageurs portugais à se mêler à des Allemands trop sales pour eux. — Trop sales, mais ils semblent au contraire la propriété même! — Oh! que non! Voyez plutôt; nous poursuivons nos kangourous et ils ne donnent jamais la chasse aux leurs! A Gibraltar nous avons juste le temps de monter un instant sur l'énorme rocher et de pousser jusqu'à la frontière, une bande neutre entre l'Angleterre et l'Espagne. Nous y trouvons en plein jour des chiens tout chargés des marchandises, du tabac, qu'ils vont introduire en contrebande en Espagne, au nez et

barbe des douaniers espagnols, qui voudraient bien leur faire un mauvais parti, mais la zone neutre est inviolable. Voici les côtes dénudées de l'Espagne, Trafalgar plein de grands souvenirs en un lieu fort triste, de superbes couchers de soleil. Ajoutons que nous avons passé l'Océan sur un des bons steamers allemands, le *Guillaume II*, qui roule un peu, mais où l'on est admirablement et où tout marche à la baguette, y compris la musique pendant les repas exécutée par un orchestre formé d'une partie des sommeliers, qui, comme maître Jacques, sont à deux mains, musiciens et garçons.

M. Dufour a fait passer un agréable moment à ses auditeurs. Ensuite sont venus l'histoire et l'art, plus graves, mais présentés pourtant sous une forme très captivante par MM. Burdet d'abord, puis Reuter.

M. Burdet, à l'aide d'excellentes projections, a raconté les destinées si tragiques et l'intérêt immense de Sainte-Sophie et de quelques autres édifices religieux de Constantinople, où il a vécu. La prise de possession de Sainte-Sophie par les Turcs, qui en ont fait une mosquée, est une des dates les plus néfastes de l'histoire de l'Europe. Cet événement a été un recul de la civilisation et plusieurs des horreurs de notre temps, comme le massacre des Arméniens, ont là leur origine. Mais ce n'est pas là ce qui a préoccupé M. Burdet, qui, tout en déplorant les mutilations subies par la merveilleuse église, s'est appliqué à en faire ressortir l'originalité et les côtés les plus saisissants. M. Burdet a montré aussi des citernes monumentales, véritables édifices souterrains, à colonnades, où l'on peut se promener en bateau.

M. le peintre Reuter est certainement un des hommes qui peuvent le mieux parler de l'art anglais dérivé de Rossetti et du préraphaélisme. Il a connu personnellement le poète William Morris et travaillé même pour lui dans ses grandes entreprises décoratives. William Morris avait pour principal associé dans ses travaux d'art, un de ses intimes, Burne-Jones, né en 1833, mort le 17 juin 1898, peu après son illustre ami, et dont les œuvres font la gloire de l'Angleterre. On sait qu'une splendide exposition de ses peintures, illustrations, verrières, etc., vient d'avoir lieu à Londres. M. Reuter l'a visitée en compagnie de M. Jeanmaire, lequel faisait de sa visite l'objet d'une communication fort goûtée à la Société des arts, il y a quelques jours.

D'après M. Reuter, la principale particularité de Burne-Jones, qui fut surtout un autodidacte, c'est d'avoir imité les primitifs italiens en les imprégnant de son propre génie. Ses peintures à l'huile ressemblent presque à s'y méprendre à des aquarelles. Il procède, dans sa recherche du symbolisme, par des moyens très simples, évitant tout excès, tout ce qui détourne. MM. Jeanmaire et Hantz remercient M. Reuter de sa communication et le dernier lui exprime aussi

sa reconnaissance pour un panneau représentant la vieille Genève, qu'il a bien voulu exécuter pour le Musée des arts décoratifs et qu'ont pu admirer les personnes présentes à la Société des arts.

Nous ne terminerons pas le récit de cette belle soirée, qui clôt si bien la série, sans signaler une révolution intérieure effrayante dans les traditions de la Société des arts. Deux dames avaient pris place dans l'assistance. Il y a deux ans environ, nous vîmes une dame, mais elle s'arrêta dans la salle qui fait vestibule et ne franchit pas le seuil du sanctuaire. *O tempora, mores, ô féminisme!*

Journal de Genève  
Supplément du 19 avril  
1899.

Société des arts. — La première des séances familiales de la saison d'hiver a eu lieu lundi 6 courant sous la présidence de M. l'architecte Krafft et devant un public relativement nombreux.

Deux communications ont occupé la soirée. Si l'intérêt naît de la variété, ces deux communications devaient captiver l'auditoire, mais il faut bien aussi tenir compte du mérite des orateurs, qui étaient d'abord notre savant botaniste, M. Chodat, lequel, reprenant un sujet déjà abordé par lui dans nos colonnes, a parlé de la fermentation du vin et de la bière et de l'emploi des différentes levures.

Ensuite est venu M. le professeur Eugène Pitaré avec le récit d'un voyage en Roumanie, récit fort animé et que de nombreuses projections sont venues rendre plus vivant et plus instructif encore. Le côté ethnographique a surtout arrêté notre excursionniste, qui a pourtant fait aussi au pittoresque et aux incidents d'une tournée en un pays si nouveau à tant d'égards leur légitime place. Le président de la prochaine soirée a été difficile à trouver... mais il se trouvera hors séance.

Journal de Genève  
du 10<sup>g</sup> 1899.

Société des arts. — La réunion familière de lundi 4 courant a été bien nourrie. M. Moïse Briquet, qui la présidait, a donné d'abord la parole à M. George Reuter, peintre, très familier avec les choses d'art anglaises, et qui a entre-tenu l'assemblée de l'un des plus grands musées de Londres, le Victoria et Albert, à South Kensington. Que de richesses de toutes les époques, chefs-d'œuvre de toutes les époques, collections d'objets rares et précieux, etc., etc. Et quels espaces, puisque l'une des galeries ferait notre pont du Mont-Blanc, plus une grande partie de la place de Longemalle.

Après cette copieuse communication, M. Guillaume Fatio a donné un grand nombre de projections dans le but de faire saisir les différences du paysage selon la latitude, l'altitude et le climat, allant ainsi des mers polaires à l'équateur, aux luxuriantes végétations.

Après ces deux intéressantes causeries, M. le pasteur Braschoss a été chargé de présider la première réunion de 1900.

Journal de Genève  
7 Décembre  
1899.

1900.

**Société des arts.** — La séance familière du lundi 8 janvier, présidée par M. le pasteur Braschoss, a été bien nourrie et très captivante.

M. le professeur Chodat a d'abord, aidé des photographies d'un élève, M. Martin-DuPan, raconté ses souvenirs d'une excursion botanique qu'il a faite le printemps dernier en Corse avec ses élèves. Les indigènes étaient rassurés sur le compte des voyageurs dès qu'ils avaient déclaré n'être pas des Anglais (c'était après l'incident de Fachoda). Les Corsés ne tirent pas parti des ressources naturelles de leur île : ils dédaignent le travail, les enfants eux-mêmes n'acceptent rien pour un service rendu, en s'écriant fièrement : « Nous sommes Corsés ! » Les individus au masque de Napoléon Ier sont encore nombreux parmi la population.

M. l'ingénieur Veyrassat a parlé de trois importantes maisons de Winterthur qu'il a récemment visitées : Rieter, Sulzer et la Fabrique suisse de locomotives, de leurs ateliers et logements salubres, de leurs institutions patronales ; s'arrêtant à la ville elle-même, M. Veyrassat y a remarqué, entre autres choses intéressantes, le bon marché des tarifs des tramways.

M. Moïse Briquet a parlé de l'importante découverte, par la maison Rosental, de Munich, d'incunables de Gutenberg.

*Journal de Genève*  
12 Janvier 1900.

**Société des arts.** — La séance familière du lundi 5 courant a eu lieu sous la présidence d'un président improvisé, mais parfaitement à la hauteur, M. Moïse Briquet.

Deux communications très différentes ont rempli la soirée et captivé en même temps qu'instruit l'assistance. M. John Kaufmann, professeur, a donné d'intéressants détails sur Victor Cherbuliez et son œuvre, rappelant d'abord ses origines familiales. Il était issu d'une famille dont le berceau était à Fez, près d'Yverdon, et établi à Genève depuis quelques générations seulement. Puis, parlant de ses rapports avec les Genevois, M. Kaufmann a paru aux assistants avoir trouvé la note juste. On voit que M. Kaufmann s'est fait un dossier bien documenté.

Le télégraphe sans fil, auquel sont associés les noms de plusieurs savants de Genève, MM. Ed. Sarasin, L. de la Rive, Le Royer, Thomas Thomasina, et qui est appelé à se perfectionner encore beaucoup, a eu les honneurs de la

fin de la séance. M. Paul Rudhardt, rédacteur en chef de la *Machine*, a très clairement expliqué cet appareil et fait voir le détail de sa construction sur d'excellentes planches. Il a répondu aussi d'une manière intéressante à différentes questions et a exprimé l'avis que ce télégraphe ne supprimera pas l'autre, mais fonctionnera parallèlement, rendant des services spéciaux. Par le télégraphe en question, un vaisseau amiral pourra communiquer simultanément avec toute une escadre, mais ce qui vaut mieux encore, on espère pouvoir, avec son aide, informer le mécanicien d'un train en marche qu'un accident étant survenu sur sa route, il ait à s'arrêter. L'occasion a été excellente, pour ceux qui ne connaissent que par ouï dire cette nouvelle invention, de la voir... presque fonctionner sous leurs yeux. Ajoutons que Marconi, l'inventeur principal de ce télégraphe, vient, à ce qu'il annonce, d'y apporter une amélioration importante, mais encore inconnue.

*Journal de Genève*  
du 9 Février  
1900.

**Société des Arts.** — La séance de lundi dernier était présidée par M. le prof. Grosclaude.

M. Th. de Saussure a tout d'abord fait une brève communication sur la Société suisse pour la conservation des monuments historiques. Il a parlé des différentes acquisitions faites par cette institution en illustrant son exposé de fort belles planches.

M. le professeur Lucien Gautier a décrit ensuite l'acropole de la ville de Baalbeck, située près du Liban, au nord-est de Damas. Cet édifice est composé de grandes cours, dont la plus petite a 60 mètres de longueur sur 76 de largeur, et de grands temples dont la fondation est immémoriale, mais qui ont été restaurés ou agrandis sous l'empire romain. Ces superbes bâtiments, dont les majestueuses colonnes et les vestiges de portiques attestent la splendeur des temps païens, ont été les victimes des intempéries, des tremblements de terre et surtout des hommes. En effet, les Turcs n'ont pas trouvé mieux à faire que de démolir les colonnades pour s'emparer des crampons de fer ou de plomb qui les consolidaient !

L'attention est aussi attirée par des blocs colossaux mesurant 21 mètres de longueur sur 4 de hauteur et 4 de largeur. On se demande comment des hommes ne connaissant ni la vapeur ni l'électricité ont pu faire mouvoir et placer à leur volonté de pareilles masses. Une belle série de projections lumineuses complétait cette relation très captivante.

M. Grosclaude a fait ensuite passer sous les yeux des assistants une collection de vues des pittoresques côtes et des îles de la Manche, et a apporté en outre des remarques personnelles.

*Tribune de Genève  
du 8 Mars  
1900.*

Société des arts. — Lundi 5 courant, la soirée familière mensuelle a été très nourrie, mais sans longueur. M. le professeur Grosclaude, qui présidait, a donné d'abord la parole à M. Théodore de Saussure, qui a dit quelques mots de la Société suisse pour la conservation des monuments historiques. Ensuite est venu M. le professeur Lucien Gautier, accompagné de belles projections et qui, tout plein de ses souvenirs de l'Orient, a parlé de Baalbek et de son acropole. Enfin, M. Grosclaude a apporté quelques remarques sur les îles de la Manche et leur pittoresque.

*Journal de Genève  
du 15 Mars  
1900*

Soirée familière de la Société des arts. — La dernière de ces réunions mensuelles d'hiver aura lieu lundi 2 avril, à sept heures et demie, à l'Athénée. Les membres des trois classes sont cordialement invités à s'y rendre en amenant avec eux toutes les personnes désireuses de les accompagner. On sait qu'un trait particulier caractérise ces réunions et qu'elles méritent pleinement le titre qu'elles portent. C'est que les longues lectures, les conférences en forme en sont bannies; elles sont simplement des causeries et c'est pour leur maintenir ce caractère que les communications ne sont pas annoncées d'avance.

Ces réunions familières de la Société des arts avaient déjà lieu au siècle passé; elles furent inaugurées en effet au mois de mars 1787, à l'instigation de l'illustre Horace-Bénédict de Saussure, qui, douze ans auparavant, avait, avec l'horloger Faizan, fondé cette utile société. Les réunions familières prirent une nouvelle vie à l'époque de la Restauration; on s'assemblait autour d'une tasse de thé pour deviser en commun, parler sciences, art ou voyages, et cet usage s'est maintenu intégralement jusqu'à aujourd'hui.

A signaler cependant, depuis quelques années, une innovation qui a apporté à ces réunions un élément d'intérêt que n'eussent point soupçonné les générations précédentes; ce sont les projections lumineuses, toujours très goûtées, et dont la séance de lundi prochain ne sera point dépourvue.

Les habitués des réunions familières ne se retrouveront point cette fois sans tristesse dans le salon accoutumé, dans cette salle que le regretté Alphonse Revilliod a si souvent animée de ses communications pleines de charme, de vie et de compétence artistique.

*Journal de Genève  
du 1<sup>er</sup> Avril  
1900.  
(Supplément)*

Société des arts. — Le printemps ne saurait plus beaucoup tarder, puisque, lundi dernier 2 avril, la Société des arts a tenu la dernière séance familière de la saison d'hiver. Elle a été une des plus nourries et des plus intéressantes de la série.

M. Alexandre Claparède, qui présidait, ainsi que M. Théodore de Saussure, ont commencé par rappeler la mémoire et les mérites du très regretté membre de la Société qui concourut si activement à ses travaux divers, Alphonse Revilliod.

Les beaux arbres de la Suisse ont été ensuite l'objet d'une communication très nourrie, très compétente et très écoutée de M. Henri Correvon. L'orateur, qui parle des enfants de la terre avec l'amour du druide pour ses arbres sacrés, a pris pour base les excellentes planches publiées par le Bureau fédéral des forêts, si bien dirigé par M. Coaz, et qui visent à faire revivre les sujets remarquables, souvent des personnages historiques, comme ces tilleuls que l'on plantait jadis pour marquer une grande date, la bataille de Morat, par exemple. Cette collection devrait être plus répandue et plus encouragée par les botanistes et amis de la nature en général.



voici d'abord le cèdre du Liban, dont nous avons chez nous (à Beaulieu) de remarquables spécimens, l'arbre fait pour entourer les vieux châteaux, et qui reprend une vie nouvelle hors de son habitat primitif, où il se meurt, comme s'il avait épuisé le sol.

Voici l'araucaria du Chili, qui se rencontre au Tessin; l'arole, originaire de Sibérie, et qui sur nos montagnes annonce l'approche du glacier, espèce superbe, malheureusement très sacrifiée à cause de son beau bois et de ses cônes dont bêtes et gens mangent l'amande. Fort heureusement, le Conseil fédéral a légiféré dans son intérêt, et M. Coaz s'en est constitué le vigilant défenseur.

Saluons encore le gracieux mélèze, l'if, le bois le plus dur qui soit et dont il existe à Berthoud un superbe spécimen de plus de 1000 ans d'existence — cet arbre prend du temps à grandir — dégarni de branches dans le bas, cela dans l'intérêt des chevaux, qu'il est censé rendre malades; les sapins; les érables (un souvenir à celui de Trons, qui figure heureusement dans la collection Coaz, car il a péri depuis); le chêne, venu d'Allemagne; le tilleul; l'orme, l'olivier, autrefois abondant au Tessin, d'où le déboisement, en refroidissant l'atmosphère, l'a fait fuir.

M. Lucien de Candolle se félicite que nous possédions encore quelques forêts de chênes, notamment au Château des Bois (Satigny), et se demande si vraiment l'if a jamais rendu un cheval malade. Il semble que son action nocive ne soit pas scientifiquement établie.

M. Niepce de Charrière transporte ensuite les assistants en Tunisie et en Algérie, contrées où il est tout à fait *at home*, les ayant habitées comme officier, et, à l'aide d'excellentes photographies (on n'est pas pour rien le descendant de l'associé du célèbre Daguerre) commentées dans un langage très net et très animé, il prend la tête d'une excursion aussi rapide que charmante. Nous voyons défilér Tunis et son marché, ses charmeurs de serpents, ses conteurs des récits des *Mille et une nuits*, les citernes de Carthage, l'appartement occupé par le grand martyr Picquart (dont les persécutés sont jusqu'ici restés impunis), les laveuses qui piétinent d'abord sur leur linge, puis le rincent dans l'eau de la mer, les femmes juives portant la culotte ultra-collante et qu'on engraisse pour les marier, les fêtes religieuses des musulmans obéissant à leurs prêtres et exécutant leurs différentes poses (prosternement, face contre terre, etc.) comme un peloton de soldats. Puis sont venus l'Algérie, ses beautés pittoresques, ses villes et ses marchés, le désert de sable ou de cailloux brisés, les palmiers, les dromadaires. Cette vive causerie, si richement illustrée, a clos, comme d'un feu d'artifice, les soirées familières de la saison.

La prochaine saison commencera avec le mois de novembre. M. le docteur Edouard Claparède, chargé de présider la première séance, aura le temps, d'ici là, d'en composer le programme *con amore*.

Journal de Genève  
6 avril 1900.

Société des Arts. — C'est M. le docteur Edouard Claparède qui présidait lundi 5 novembre la séance de rentrée des soirées familières. Il s'était assuré d'intéressants concours, et l'on n'a pas perdu son temps.

M. le professeur Ernest Stroehlin a d'abord fait une courte et substantielle communication sur les raretés bibliophiliques du protestantisme. Ensuite M. Charles Eggmann, éditeur, a montré, par une argumentation excellente, ce qu'il y aurait à faire en notre ville pour donner à l'art de la reliure l'attention qu'il mérite. Une belle reliure peut être fort simple et peu coûteuse: c'est avant tout une œuvre de goût. La reliure ouvrirait des carrières où l'on gagnerait sa vie d'une manière honnête et avec de grandes jouissances esthétiques. L'Etat aurait ici son rôle à jouer par ses écoles d'art. Une exposition de reliure se prépare pour le printemps prochain en vue de faire l'éducation du public.

M. G. Hochreutiner, assistant du Conservatoire botanique, a enfin exposé les raisons de premier ordre qui militent pour le transport de nos collections et du jardin botaniques au parc de Mon-Repos. Des trésors précieux s'abiment faute d'installations convenables; nous perdrons, si nous ne nous ravisons, un bel héritage qui compléterait les richesses de l'herbier Delessert et Genève cessera d'être une des capitales de la science botanique. Au surplus, le regretté Plantamour a fait don de sa campagne pour réaliser ce but scientifique.

M. Ernest Stroehlin a été chargé de présider la prochaine soirée mensuelle.

Journal de Genève  
du 9 novembre 1900.

Société des Arts. — La séance familière du 3 courant était présidée par M. le professeur Ernest Stroehlin. Ainsi que le portait le programme annoncé d'avance par la voie des journaux (innovation justement remarquée, car la tradition était pour la causerie pleine d'imprévu), on a entendu un excellent morceau de critique littéraire de M. Gaspard Vallette sur Gottfried Keller, le romancier zuricois chez qui chante l'âme populaire, et une communication de M. Boissonnas, photographe, sur le procédé binoculaire de M. Albert Darier, qui donne à l'image un peu du velouté qui provient de ce qu'on au lieu de la voir comme avec un seul œil, nous la voyons avec les deux yeux, ce qui fait deux images juxtaposées, s'adoucissant mutuellement. De très jolis essais de ce procédé ont été présentés au public. Ajoutons que le président M. Stroehlin a dit que M. Van Hamel, qui accompagne le président Krüger et qui est un ami de Gaston Paris et un philologue distingué, fut étudiant à Genève en 1863 et années suivantes, prenant en particulier les leçons de ce maître dans l'art de la parole que fut David Munier.

Journal de Genève du 11 novembre 1900.

**Société des arts.** — La soirée familière du 7 courant a été présidée par M<sup>e</sup> Frédéric de Stoutz, qui s'est félicité de l'honneur d'ouvrir la première séance du nouveau siècle, en faisant des vœux pour le succès de ces réunions. Il nous semble, soit dit en passant, que le moyen de leur rendre la vie serait d'y admettre plus largement le public, voir peut-être les dames, car c'est pitié de voire parfois tant de choses intéressantes dites devant un public infinitésimal et sans cesse en décroissance. C'est ainsi que, dans la dernière soirée, il n'y avait à l'Athénée, y compris le président et les trois orateurs (qui avaient dû se préparer et dont l'un était accompagné de projections et d'un machiniste pour faire jouer la lanterne) que dix-neuf personnes.

M. de Stoutz a donné lecture de quelques fragments de souvenirs de l'histoire de Pictet de Sergy, sur sa vie d'étudiant à Heidelberg, en 1815, l'année de Waterloo, alors que se réveillait l'Allemagne. Pictet avait été encouragé à faire ce séjour par Mme de Staël, dont il était l'un des hôtes à Coppet. Quand vous viendrez, lui avait-elle dit, nous ajouterons un nouveau volume à mon livre sur l'Allemagne. Malheureusement, au retour de Pictet, l'auteur de l'Allemagne n'était plus de ce monde.

Après M. de Stoutz, on a entendu trois communications. D'abord M. Francis Decrue, qui a parlé de la Genève de 1800, un centre intellectuel justement célèbre, et qui fit dire à un préfet français que Genève n'était certainement pas une ville de province. Nous avons vu défiler devant nous, sur l'écran à projections, une quantité de physiologies plus ou moins connues, mais toutes très expressives. Une importance particulière revenait dans cette galerie à Sismondi, le premier des historiens genevois; caractère élevé mais trop homme d'impression, qui acclama, par exemple, Napoléon au retour de l'île d'Elbe, en haine à la fois des réactionnaires et des jacobins, et comptant sur lui pour la défense de la liberté.

M. Ernest Strohlin a parlé, à bâtons rompus, de l'Allemagne, des villes du Rhin: Fribourg, Worms, Spire, où prit naissance le nom de protestants, Mayence, la ville de l'imprimerie, avec sa belle statue de Gutenberg par Thorwaldsen — et de quelques légendes relatives au Rhin, entre autres de Loreley aux cheveux d'or — prenant partout le dessus du panier.

Enfin, M. Arthur de Claparède a transporté ses auditeurs en Crète, au milieu des fêtes en l'honneur de la nouvelle constitution du 30 avril 1899. Au regard de cette constitution, la Crète est un Etat qui ne rentre dans aucune catégorie: ni tributaire, ni vassal, ni libre; il est autonome. La suzeraineté de la Turquie a été réduite à ceci: le drapeau turc doit flotter sur un point « proéminent » de l'île; or, en fait, il a été relégué sur un petit flot perdu, où l'on découvre, en cherchant, un drapeau en zinc peint, et qui n'a pas besoin d'être hissé chaque matin au haut de son mât.

Le jour de la fête de la constitution, les femmes indigènes étaient presque toutes invisibles; bien que la grande majorité de l'île soit chrétienne, le mahométisme règne encore dans les mœurs, et l'on sait ses théories sur la femme. A l'heure actuelle, il y a en Crète 267,000 chrétiens et 33,000 musulmans. Les sujets du Croissant émigrent en forte proportion; la prospérité de cette terre si fertile va reprendre ses droits, et déjà le mouvement des affaires est en progrès marqué.

Ce n'est là qu'un vague aperçu des trois communications entendues, toutes très nourries et non dépourvues de charme littéraire. — Ouverte à huit heures, la séance n'a fini qu'à... dix heures et demie.

*Journal de Genève*  
du 16 Janvier 1901.

**Société des arts.** — Nous rappelons que demain lundi, comme tous les premiers lundi du mois, aura lieu à l'Athénée, la séance familière de la Société des arts.

On sait que ces séances s'ouvrent sans convocation et sans ordre du jour annoncé d'avance. Les membres de la société s'y rendent librement et y amènent leurs amis pour y introduire et discuter entre eux tous les sujets se rapprochant plus ou moins du but que poursuivent les trois classes de cette société. Ils y trouveront demain exposées une collection de reproductions des œuvres de Böecklin, que la Classe des beaux-arts avait réunie pour sa séance de vendredi dernier et qu'elle y a laissée pour la séance familière. Chacun aura l'occasion de donner son opinion sur l'œuvre du grand artiste.

*Journal de Genève*  
du 3 Février  
1901.

Société des arts. — La séance familière du premier lundi de février a été présidée par M. Arthur de Claparède, qui a fait circuler deux ouvrages intéressants, un beau manuscrit de Sénèque qui avait fait partie de la bibliothèque Jacques Adert et un incunable allemand exprimant les réflexions d'un pape sur les misères de la vie.

M. le professeur Wuarin a parlé ensuite du plus grand capitaliste du monde M. Rockefeller, un Américain, à la tête du trust du pétrole qui fournit les neuf dixièmes du pétrole consommé aux Etats-Unis, et du premier commerçant des temps modernes, un autre Américain, le célèbre fabricant de conserves de Chicago, M. Armour, qui vient de mourir, et sur lequel on trouvera quelques détails dans nos colonnes.

*Journal de Genève  
du 6 Février 1901.*

avec Armour dans une spéculation de blés, y laissa (ou plutôt son papa qui a tout payé) trente-cinq millions de francs.

Armour a laissé la réputation d'un grand homme d'affaires et aussi d'un philanthrope. Il avait créé une école professionnelle, superbe bâtiment dont il payait le fonctionnement, une « mission » où se formaient des maîtresses d'école enfantine et où le dimanche des centaines d'enfants, parmi lesquels beaucoup de nègres, venaient recevoir l'enseignement religieux. Les agriculteurs des Etats-Unis ont ils eu à se féliciter de l'action des fabriques de conserves qui ont dominé le marché et établi leurs prix. La réponse ne saurait être affirmative et à ce sujet il s'engage entre les membres présents de la Société des arts un intéressant entretien qui s'est prolongé à peu près jusqu'à l'heure où les honnêtes gens se retirent

*Tribune de Genève  
du 6 Février 1901.*

Société des arts. — La soirée familière plutôt nombreuse a eu lieu le premier lundi de février, comme d'habitude. Elle était présidée par M. Arthur de Claparède, qui a présenté au public deux ouvrages intéressants : un manuscrit de Sénèque remarquablement décoré, ayant fait partie de la bibliothèque de M. Jacques Adert, et un incunable d'Allemagne très intéressant, avec des majuscules faites à la main. Ensuite M. le professeur Wuarin a parlé des accumulations industrielles et capitalistes aux Etats Unis et très principalement d'Armour qui vient de mourir ; les journaux donnent à cet entrepide meneur d'affaires une fortune d'un demi-milliard de francs, ce qui n'est probablement pas exagéré, tout cela acquis en une trentaine d'années, car avant d'être le grand fabricant de conserves alimentaires, faisant passer de vie à trépas treize animaux à la minute, Armour avait été un modeste « farmer » de l'Etat de New-York, puis chercheur d'or en Californie et pendant quelques années grand épicier et marchand de denrées coloniales. Il avait bien d'autres intérêts : il possédait par exemple 5,000 wagons pour ses besoins, plusieurs magasins de grains appelés « éleveurs », et l'on sait qu'il engagea parfois des duels sur le marché des pains, dont le plus mémorable est encore présent à toutes les mémoires : Un jeune spéculateur du nom de Leiter ayant voulu se mesurer

Société des arts. — La soirée familière du 4 mars a été particulièrement nourrie. M. Ch. de Stoutz, qui présidait, a d'abord rappelé le souvenir de deux membres assidus de l'Athénée, de deux actifs collaborateurs aux soirées du premier lundi du mois, décédés dernièrement, MM. Louis Séné et Hippolyte Gosse.

M. Louis Ferrière a parlé du « Home allemand d'éducation à la campagne », fondé dans le Harz, il y aura bientôt trois ans, par le docteur Lietz et qui rappelle par certains côtés les institutions Fellenberg à Hofwyl, Naville à Vernier, et Töpffer en notre ville. On y applique les grands principes éducationnels de Froebel, de Pestalozzi et du père Girard, qui tous ont insisté sur le développement harmonique des facultés.

Ce Home, pour garçons, est une école de plein air, de liberté et de travail. Le but est de créer un milieu dans lequel l'enfant puisse s'épanouir et prendre le sentiment de sa responsabilité. L'étude proprement dite en classe ne représente guère que cinq heures prises au commencement et un peu à la fin de la journée. Le reste du temps est donné à la culture des champs, très spécialement du jardin, qui suffit aux besoins du ménage, au sport, à la lecture volontaire, à des séances de discussion. La maison est une vieille ferme transformée, mais bientôt elle sera abandonnée pour un nouvel établissement dans la Thuringe, un domaine immense.

Les classes sont de vrais musées, garnies qu'elles sont de belles reproductions d'œuvres de maîtres, gravures, eaux-fortes. On désire former le goût, éveiller l'amour du beau. L'enfant est sollicité à voir, à s'instruire par les yeux ; il se fait la main. Il se forme à la marche. Il arrivera parfois que des élèves iront en course deux ou trois ensemble pendant deux ou trois jours et coucheront dehors, sous une tente. On veut les aguerrir ; le matin, la douche sous une cascade voisine est très fréquentée. Avec tout cela pas de contrainte. Les maîtres doivent être les amis des élèves et faire toujours appel à la décision de l'enfant lui-même. Ce petit peuple a quelque chose d'heureux, de sain. Le docteur Lietz, qui promet d'être un des grands pédagogues de notre âge (et qui est tout jeune encore), provoque en ce moment un très vif intérêt en Allemagne aussi bien qu'à l'étranger : il a actuellement environ 80 élèves (et en a refusé presque autant), et une dizaine de maîtres, tous pénétrés comme lui de l'idée d'un enseignement intelligent, auquel l'élève s'intéressera parcequ'il sera intéressant. Malgré le petit nombre d'heures de leçons et la faible dose de devoirs, grâce à l'excellence des méthodes et aux avantages hygiéniques du système qui ne fatigue pas la tête, le docteur Lietz compte bel et bien conduire ses élèves jusqu'à la maturité et aux écoles qui les attendent ensuite.

La communication de M. Ferrière, très vivante et très documentée, a obtenu une attention très exceptionnelle, et, à son sujet, M. Th. de Saussure a fait l'éloge de l'Institut de Hofwyl, où il a reçu son éducation, avec nombre d'autres Genevois, les deux Plantamour, Adolphe Pictet, etc. Il s'est toujours félicité d'avoir passé par-là, car on mettait en pratique chez M. de Fellenberg le principe que l'élève agira par lui-même, et que l'école n'est pas une prison.

M. Emile Chaix ayant rencontré le jour même quelqu'un qui sous son parapluie se plaignait du foehn, explique ce que c'est que le foehn, extrêmement rare à Genève — un ou deux jours par année — et jamais accompagné de pluie. Le phénomène qui le produit rend courte la présence de ces vents très chauds même dans les pays très froids comme le Groenland. Charmante communication.

Voici maintenant M. Moïse Briquet qui parle, avec sa compétence bien connue, du papier et de la figure que celui-ci a faite à l'Exposition de Paris. On sait maintenant, grâce aux recherches de M. Blanchet, qu'il aurait été inventé en Chine, vers l'an 100 de notre ère, par un nommé Seloun (?), qui dut se donner la mort pour certains propos qu'il avait tenus sur la grand'mère d'un futur empereur.

Après quelques mots de M. Louis Wuarin sur ce qu'il a vu du spiritisme au cours de ses voyages, M. Suès-DuCommun, un des piliers des soirées de l'Athénée, a fourni le bouquet : des impressions sur la cérémonie du mariage au rez-de-chaussée de notre Hôtel de Ville. Quand on a, durant 33 ans de fonctions, célébré 21,450 unions, on a eu le temps de noter bien des détails pittoresques et psychologiques. M. Suès en a donné d'inoubliables.

*Journal de Genève*  
*du 11 mars*  
*1901.*

Société des arts. — C'est M. Henri Fesch, qui, lundi 1<sup>er</sup> avril, a présidé, et avec beaucoup d'entrain, la dernière des soirées familières de la saison. Il a commencé par recommander à l'attention des assistants une petite exhibition de gravures, œuvre de peintres genevois, qui garnissent les panneaux de la salle, ainsi que des portefeuilles contenant également de belles choses peu connues ; puis il a donné la parole à M. Henri de Saussure.

Charmante communication comme n'en peuvent faire que ces savants qui, en un coup d'œil, ont tout vu et tout compris. Il s'agissait de l'île de Madagascar, vue à l'Exposition de Paris, dans la section des colonies, l'une des plus remarquables. La grande île sud-africaine a été étudiée sur place par un explorateur distingué, M. Grandidier, qui lui consacre en ce moment une véritable encyclopédie en une trentaine de volumes. Au point de vue scientifique, c'est un petit continent, qui ne ressemble en rien à aucun autre pays. Elle est plus rapprochée au point de vue de sa faune et de sa flore des îles de la Sonde et de l'Australie que de l'Afrique, dont on la supposait dépendante, en étant si rapprochée. Ainsi ses makis ou lémuriens sont apparentés à ceux de la Malaisie, et à la Malaisie se rattachent manifestement aussi les Hovas, sa race principale d'habitants, qui semble avoir toujours possédé une certaine civilisation, qui est douce, facile, gouvernable ; l'autre race est les Sakalaves, noirs, à cheveux crépus, qui sont des nègres d'Australie.

Il règne à Madagascar une tradition d'après laquelle il aurait existé dans l'île un oiseau gigantesque. Or, il y a été découvert un œuf à moitié fossile d'une taille énorme (dont soit dit en passant notre musée possède un moulage)

et ce document a fait croire que cet oiseau a pu exister. L'œuf en question mesure 42 centimètres à son diamètre longitudinal, tandis que l'œuf d'autruche n'a que 14 centimètres. M. Grandidier fils a exhumé des tourbières de la partie occidentale de Madagascar une grande partie du corps de l'oiseau quasi fabuleux, qui est du genre autruche; mais nous pouvons espérer de l'avoir un jour tout entier, car M. Grandidier fils va continuer ses recherches, s'étant promis de découvrir ce qu'on peut bien appeler le *rara avis*.

Ayant parlé en passant de notre Musée d'histoire naturelle, aussi avantageusement connu au dehors que presque inconnu chez nous, M. de Saussure y recommande à l'intérêt des visiteurs une pièce charmante de notre région: le cerf attrapé vivant, nageant dans notre lac près de St-Gingolph.

M. Emile Dunant, notre jeune savant en histoire et en archéologie, qui s'est déjà signalé par des travaux de mérite, notamment son Catalogue du Musée romain d'Avenches, qui lui a coûté, croyons-nous savoir, plus d'une année de travail, promène ensuite les membres de la Société des arts sur l'emplacement de l'ancien Aventicum, dont Avenches n'occupe guère peut-être qu'un trentième, probablement le Capitole. A l'aide d'excellentes projections, nous visitons Avenches, ce qui est vite fait, mais où se trouvent de jolies choses: l'hôtel de ville, le château, la petite église avec une partie romaine, puis les champs où s'élevait Aventicum, et où, à part quelques débris de monument, comme la colonne appelée le Cigognier, ne s'élève plus que le musée, d'assez chétif aspect, mais qui renferme des objets curieux, en particulier la louve allaitant deux charmants Remus et Romulus. Il est à regretter que beaucoup des richesses d'Aventicum aient été dispersées dans plusieurs de nos musées et chez des particuliers: il conviendra en tout cas d'en faire un recensement exact et complet. M. Dunant rend hommage, en passant, aux travaux importants de MM. Jacques Mayor et André Kohler sur la vieille cité romaine d'Aventicum.

Après cette intéressante communication, on s'est séparé en se disant: A l'hiver prochain! et les gravures et portefeuilles ont retenu encore un moment bon nombre d'assistants.

N. B.

Voir, dans le Comptes  
- rendus du Journal  
de Genève du 5 Janvier  
1895, la mention  
de ma remise à  
la Société des Arts  
de mon premier recueil  
des comptes rendus  
publiés par les journaux  
durant les 14 années  
précédentes. (des 1875)

Il existe, je le sais,  
un autre recueil de  
procès-verbaux, beau-  
-coup plus ancien, dont  
des fragments ont  
été communiqués  
en séance familiale.

6 Avril 1901.

M. Luc's.

Journal de Genève  
du 6 avril  
1901.

Voir aussi le Comptes rendus de la Séance du 10 Janvier 1898.

sociétés des Arts. — La première soirée familière de la saison a eu lieu lundi dernier, 4 novembre sous la présidence de M. le professeur Edouard Naville, qui a tiré de sa riche érudition archéologique la matière d'une intéressante communication sur la statuaire grecque. Le gouvernement français fait exécuter des fouilles à Delphes, et c'est là qu'on a exhumé en 1896 un ex-voto au dieu Apollon, un « auriage » (un cocher) debout, très curieux, et que M. Naville a fait voir en projection, ainsi que d'autres débris, en particulier des spécimens de ces monuments trouvés ces derniers temps au fond de la mer et qui doivent provenir d'un navire envoyé par Sylla à Rome chargé de richesses artistiques; il portait, entre autres chefs-d'œuvre, une peinture de Zeuxis qui, celle-là, est bien perdue. L'intérêt de ces différentes découvertes, c'est qu'elles nous font connaître l'art grec par des originaux et plus par des copies romaines.

M. l'ingénieur Flournois a parlé ensuite du funiculaire de Sauvabelin à Lausanne, muni de moteurs en benzine, et de la station d'électricité de Lausanne, très bien conçue; puis MM. Petavel-Olliff et Edmond Reuter ont raconté quelques souvenirs de Londres, s'arrêtant surtout aux beautés pittoresques incomparables de la grande ville: ponts, perspectives, réveil de l'architecture gothique et Renaissance, et aux salles de lecture populaires, où l'on trouve en abondance journaux et revues, ainsi que des œuvres d'art déposées temporairement par le musée de Kensington, qui fait ainsi circuler ses trésors partout.

*Journal de Genève*  
du 7 Novembre  
1901.

**Société des Arts.** — Très intéressante, la dernière soirée familière qu'a présidée M. Moïse Briquet, et où, par parenthèse, pour la première fois, les dames ont été admises sur le même pied que les hommes! La convocation portait cette invitation et nous ne doutons pas qu'à l'avenir le sexe le plus beau ne contribue par sa présence au succès de ces réunions.

La parole a été donnée d'abord à M. Edmond Reuter, à qui les choses anglaises sont particulièrement familières. M. Reuter a présenté à l'assistance deux voyageurs anglais qui ont laissé des récits très intéressants, s'arrêtant particulièrement à l'un d'eux, lord Evelyn, qui passa le Simplon et traversa notre ville il y a fort longtemps, car il mourut en 1706, bien après ses voyages. On se rend compte

en le lisant de ce qu'était alors le passage du Simplon: une route offrant les plus grands dangers et des habitants singulièrement primitifs. Le noble lord faillit périr dans ces régions, non pas, il est vrai, en tombant dans quelque torrent, mais sous le coup d'une condamnation brutale, parce que les voyageurs anglais avaient tué..... une chèvre.

..... Quel crime abominable  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier ce forfait.

Mais l'argent anglais arrangea tout.

Lord Evelyn est enchanté de Genève et se l'accueil qu'il y reçoit. Parmi les curiosités de notre cité il signale à l'Hôtel de Ville un crocodile enchaîné au-dessus de la porte et ce qui est plus clair pour nous, les fameuses fresques des juges à la main coupée que l'on a retrouvées dernièrement à l'Hôtel-de-Ville. Le pauvre voyageur est d'ailleurs bien éprouvé à Genève; il dit y avoir apporté la petite vérole d'un lit non désinfecté où il avait couché. Et alors la Faculté se mit à le saigner, sans cependant s'attaquer trop à sa bourse. Le médecin genevois avec lequel il eut à faire et qui avait soigné Gustave-Adolphe lors de son passage à Genève fut si content de ses honoraires qu'il donna à son patient par dessus le marché, écrites de sa main, un certain nombre de directions hygiéniques.

Après ce captivant aperçu de la Genève d'il y a deux cent cinquante ans, M. le prof. Henri Mercier a donné d'intéressants détails sur les leçons de composition à notre collège. Il a relevé, au milieu de ses observations prises sur le vif, un certain nombre de traits qui n'étonneront pas nos lecteurs. Le collégien attendra toujours la dernière heure pour faire sa composition; il évitera de laisser paraître ses sentiments personnels; il jubilera s'il trouve moyen de faire une allusion voilée à quelqu'un de ses maîtres, dont de façon ou d'autre le sobriquet sera glissé au coin de quelque phrase de l'air le plus innocent du monde.

M. Th. de Saussure a comparé les leçons de composition données de son temps par Töpffer avec celles qui venaient d'être décrites.

Et la séance a été levée comme d'habitude vers dix heures.

*Tribune de Genève*  
du 5 Décembre  
1901.

1902.

Société des arts. — La soirée familière du premier lundi de décembre avait réuni à l'Athénée le public ordinaire, plus deux dames. Une véritable révolution, car jusqu'ici les dames n'étaient point conviées et quand il leur arrivait de venir entendre un de leurs proches, elles ne le faisaient qu'à une distance respectueuse, en s'arrêtant dans la première salle qui fait vestibule à celle des séances. Le féminisme gagne décidément du terrain, mais rien jusqu'ici de bien dangereux.

M. Moïse Briquet, qui présidait, a donné d'abord la parole à M. Edmond Reuter, le peintre bien connu, très versé dans les choses anglaises. M. Reuter a parlé des mémoires de deux Anglais, Samuel Pepys et lord Evelyn, puis a lu de ce dernier, mort en 1706, la traduction de quelques pages relatives à un voyage fait très antérieurement d'Italie à Lyon à travers le Valais, atteint par le Simplon, et notre ville. Lord Evelyn eut fort à faire à s'arracher des mains des habitants du Simplon, prêts à lui faire un mauvais parti, ni plus ni moins qu'à un vagabond, pour une chèvre tuée. A Genève, il voit d'importants personnages, parmi lesquels Diodati, le traducteur de la Bible en italien, qu'il entend prêcher dans sa langue maternelle. Il visite nos curiosités et à l'hôtel de ville (où il a remarqué, à l'entrée, un crocodile enchaîné — de quoi s'agissait-il?) la belle fresque du temple de Thémis, qui vient d'être retrouvée ces temps-ci, attira particulièrement son attention. Nous aurons l'avantage de publier sous peu, dans nos colonnes, la communication très captivante de M. Reuter.

Après lui, M. le professeur Henri Mercier donne quelques détails sur l'enseignement de la composition française au collège, et sur la mentalité particulière que ce travail lui permet d'observer chez les élèves. Il y a là des aperçus pleins d'intérêt au point de vue de la psychologie et de la vie genevoises. M. Théodore de Saussure rappelle, à ce propos, ses souvenirs des leçons de composition données par Töpffer, et il ne semble pas que les choses aient beaucoup changé depuis lors.

Journal de Genève  
Supplément du  
11 Décembre  
1901.

Société des arts. — La première séance familière de l'année a eu lieu lundi 6. Assistance plus nombreuse que d'habitude, comprenant quelques dames, puisque la Société a fini par leur ouvrir gracieusement ses portes. On avait annoncé qu'il serait question de bijoux, ce qui explique en partie le nombreux auditoire.

M. Henri de Morsier, ingénieur, occupe le fauteuil de la présidence. M. Hantz a parlé d'abord du bijou moderne, et montré par quelques spécimens remarquables de la maison Pochelon que l'art moderne commence à pénétrer chez nous.

M. Ferrero a complété cette intéressante communication par quelques vues personnelles.

Ensuite, M. John Briquet, professeur, a parlé de la ramie, un textile de l'extrême Orient, connu depuis longtemps, mais qui revient à la mode; quelques échantillons sont présentés venant d'une fabrique établie près de chez nous, à Bellegarde.

Une intéressante discussion s'est engagée à laquelle ont pris part MM. Moïse Briquet et Henri de Morsier.

M. Imer-Schneider parle ensuite du projet de création d'une école fédérale d'art industriel en notre ville et demande que la Société des arts appuie cette initiative; M. Hantz s'est engagé à en faire la proposition à la prochaine séance de la Société, appuyé par M. Ferrero. On sait que cette idée d'une école d'art placée à Genève, où elle bénéficierait de l'influence française, a été lancée par un industriel glaronnais, M. Blumer-Zweifel.

Séance variée, communications pas trop longues et dans la tradition des causeries familières qui a fait le succès de ces réunions du premier lundi du mois.

Journal de Genève  
du  
9 Janvier  
1902.

Société des arts. — C'est M. Henry Correvon qui a fait surtout les frais de la soirée familière mensuelle de février, présidée par M. Hermann Cuénod, ingénieur. Il a groupé en une très intéressante causerie les résultats des travaux de Darwin en Angleterre et des frères Muller en Allemagne, sur les relations des fleurs et des insectes chargés, comme on sait, du transport du pollen pour la fécondation des plantes. Nous n'entrerons pas dans le détail, préférant laisser à notre collaborateur, M. Correvon, le soin de traiter ici même ce sujet, dans une de ses causeries si appréciées sur la botanique. M. Th. de Saussure a ensuite attiré l'attention sur l'envahissement des enseignes qui déparent les façades de tant de nos maisons, et exprimé le vœu que les architectes prévoient dans leurs études la place réservée à la réclame, afin de l'y localiser si possible.

Journal de Genève  
du 9 Février 1902.

Conférence  
du Prof. Correvon  
mentionnée dans  
l'article précédent

Flours  
et  
Insectes.

Tout a son utilité  
dans la nature et  
rien n'y a été placé  
inutilement. Cette vérité  
s'affirme à mon esprit  
chaque fois que je vois  
une guêpe butiner  
dans les fleurs du jardin  
ou les gros bourdons  
lourds se poser sur la  
tête inférieure des  
multicolores gueules  
de loup.

Pourquoi les fleurs brillantes, pourquoi les parfums, pourquoi les guêpes qui piquent, les bourdons qui importunent, les mille insectes qui butinent sur les fleurs? On l'ignorait autrefois, mais on le sait fort bien depuis que les Conrad Sprengel, les Charles Darwin, les frères Müller, les John Lubbock ont publié les résultats de leurs patientes recherches et de leurs longues expériences.

Les fleurs si belles et si agréables à voir ont en réalité un tout autre but que celui de plaire à l'homme. Avec Ruskin, nous pourrions sans doute admettre qu'elles ont été placées là pour nous aussi bien que les fruits de la terre, mais le but primordial du Créateur a été — il n'y a aucun doute à avoir sur ce point — la reproduction de l'espèce. La fleur se pare, elle sécrète un nectar délicieux, elle répand des parfums exquis pour se rendre attrayant aux visiteurs, ailés ou non, qui sont les plus puissants auxiliaires de sa fécondation.

Mais il existe toute une catégorie de plantes — elle renferme la grande masse des végétaux — qui se passe de ces véhicules vivants et inconscients qui transportent le pollen des étamines d'une fleur sur le pistil d'une autre fleur de même nature. Il y a toute l'immense classe des cryptogames, les lichens, les champignons, les mousses, les fougères; il y a les gazons et les blés, toutes les graminées et les plantes avoisinantes. Il y a surtout les arbres, beaucoup d'arbres tout au moins les saules, les peupliers, les noyers, les ormeaux, les noisetiers. Il y a surtout les conifères, dont les immenses forêts peuplent les régions froides et tempérées du globe.

Chez ces espèces-là, c'est le vent qui se charge de transporter le pollen et l'on sait qu'elles produisent celui-ci à profusion. Il y a quelques années, un promeneur qui se trouva

surpris par une pluie d'orage à Monnetier, écrivait au *Journal de Genève*, pour s'informer de la cause qui avait donné aux gouttes de pluie une coloration jaune qui tacha ses vêtements, et il lui fut répondu que cela provenait de la présence, dans l'air ramoné par la pluie, d'une grande quantité de pollen de conifères.

Chez ces plantes *anémophiles*, on constate que les fleurs sont peu voyantes, composées seulement des organes essentiels à la reproduction, pistils et étamines, souvent réunies en chatons comme chez les saules, les noyers, les noisetiers, etc. Elles produisent un pollen très abondant et peu adhérent et ont leurs pistils hérissés de poils et ramifiés de façon à saisir le pollen au passage.

Tout différent est le phénomène qui se produit chez les plantes à fleurs voyantes, et c'est pour elles que les insectes sont les véhicules du pollen.

Darwin a démontré, à la suite de longues et patientes recherches et par des expériences qu'il a poursuivies pendant trente ans avant d'en rien publier, que la nature a horreur de l'autofécondation perpétuelle. De même que, chez la race humaine, des mariages consanguins résulte une descendance affaiblie, ainsi chez les plantes il faut la fécondation croisée. Dans son beau volume « Des effets de la fécondation croisée et de la fécondation directe dans le règne végétal », Darwin a exposé cette merveilleuse théorie et en a absolument prouvé la vérité. La différence de vigueur constitutionnelle et de fécondité entre les plantes croisées et celles qui ont subi l'autofécondation est absolument concluante; les sujets produits par l'autofécondation finissent, au bout de quelques générations, par être stériles. Au bout de la dixième génération, une race d'*Ipomaea purpurea* autofécondée ne donne pres-



que plus que des fleurs stériles, alors que, par la fécondation croisée, ses parentes, provenant de la même origine, étaient des plus prolifères.

Les insectes sont, dans la nature, les plus utiles auxiliaires de cette fécondation croisée, qu'ils provoquent inconsciemment et en allant récolter le miel que la fleur secrète dans le but unique de les attirer à elle.

Prenez une fleur quelconque et vous trouverez toujours du nectar qui y est caché quelque part. Il est parfois libre et offert à tout venant, d'autres fois renfermé dans le tube de la corolle, souvent secrété dans des organes spéciaux nommés nectaires où la fleur le réserve comme un butin spécialement destiné à certaines espèces d'insectes et où elle le tient à l'abri des insectes dérobeurs.

La fécondation s'opère quand un des innombrables grains de pollen produits par l'anthere (petit sac qui constitue la partie essentielle de l'étamine) vient adhérer au stigmate (organe femelle). Il va sans dire que, pour que la fécondation se produise, il faut qu'elle ait lieu entre fleurs de la même espèce — ou d'une espèce voisine, cas rare qui produit des hybrides. Au contact du stigmate, qui est, au moment de sa maturité, recouvert d'un enduit visqueux, le grain de pollen, grâce à l'humidité de cette viscosité, ne tarde pas à germer. Le procédé est le même, à peu près, que pour la germination d'une graine de haricot. Il émet un petit tube qui s'allonge et va fouiller l'intérieur du style, où il se prolonge en un long boyau, nourri et entretenu dans sa croissance par le tissu cellulaire du pistil. Cet organe nouveau s'allonge jusqu'à l'ovaire, où il pénètre dans l'un des ovules et le féconde en mélangeant la matière mâle qu'il apporte à la matière femelle qu'il y trouve.

Ces grains de pollen sont donc apportés sur les stigmates des fleurs par les papillons, les guêpes, les abeilles, toute la légion des insectes diptères, hyménoptères, coléoptères et autres, qui fourmillent partout où il y a des fleurs.

Le Dr Hermann Müller a publié sous le titre : *Alpenblumen, ihre Befruchtung durch Insekten*, un beau volume de six cents pages, tout rempli des observations qu'il a faites sur la flore alpine, qu'il a divisée en trois catégories suivant que les nectaires sont ouverts, partiellement ou entièrement fermés. A chacune correspond une classe spéciale de visiteurs. Tandis que chez les premières, dont le miel est offert à tout venant, toute la basse classe et tous les affamés se donnent rendez-vous, dans la seconde il y a une société plus distinguée et dans la troisième on a affaire à l'aristocratie du monde des insectes et à ce qu'il y a de plus select dans le monde de la bourgeoisie. Il donne, pour quarante-deux espèces de

fleurs à nectaires ouverts qu'il a observées dans les Alpes, 780 espèces d'insectes visiteurs appartenant presque tous aux races inférieures et les moins intelligentes. Il démontre ainsi que ces fleurs, dont les appâts mellifères sont des plus puissants, n'offrent généralement pas de fleurs brillantes, mais presque toujours des teintes pâles ou livides. Chez les fleurs de la seconde catégorie, dont le nectar est plus ou moins caché et exige, pour être extrait, quelques efforts ou une certaine dose d'intelligence, Müller donne 736 espèces d'insectes pour 61 espèces de fleurs observées. Enfin, dans la troisième catégorie, celle de l'aristocratie du monde entomologique, on trouve les bourdons, les abeilles, les papillons, etc.

Les insectes, attirés par le nectar et guidés par le parfum des fleurs ou la teinte de leurs corolles, fouillent de leur trompe les nectaires,

passant de l'une à l'autre des fleurs de la même espèce — car on a remarqué qu'ils épuisent volontiers une espèce donnée avant de passer à une autre — et butinent au milieu du pollen, qui se dépose naturellement sur leur trompe, leurs antennes, leurs pattes (très poilues) ou leurs ailes. Ils transportent ainsi, sans le savoir, l'élément fécondant d'une fleur sur l'organe femelle de sa congénère, qui sera prêt à le recevoir alors qu'il ne l'était pas chez la fleur d'où l'a puisé l'insecte. Les choses sont ainsi organisées que très souvent, pour contrarier l'auto-fécondation, la fleur ne mûrit pas en même temps ses organes mâle et femelle, et que ce n'est que dans l'impossibilité d'une fécondation croisée que, d'attente lasse, la fleur se féconde elle-même.

Les fleurs blanches sont généralement odorantes et répandent leurs parfums surtout le soir et la nuit (Datura, Calla, Bouvardia, etc.) Pourquoi? Parce qu'elles réservent leur nectar aux insectes nocturnes, qui ne verraient pas les teintes foncées, mais distinguent fort bien les couleurs claires. Les parfums les guident, en outre, d'une façon certaine.

Certaines fleurs répandent, au moment de l'anthèse, des odeurs de viande corrompue (Arum, Caladium, etc.), et cela dans le but d'attirer les mouches à viande qui sont les auxiliaires de leur fécondation. D'autres (Aristoloches, etc.), attirent les insectes et les emprisonnent, les retenant autour de leurs ovaires au moyen de poils hérissés en souricière, qui permettent l'entrée, mais non la sortie de la bête jusqu'à ce que, la fécondation opérée, les poils se dessèchent et la laissent échapper.

La couleur des fleurs a une grande importance encore. Le jaune semble, d'après H. Müller, attirer le plus grand nombre d'insectes. Il en a compté 98 espèces sur la Dent-de-Lion et cela seulement dans la zone alpine. Lubbock a prouvé que les abeilles recherchent la couleur bleue, tandis que d'autres insectes

recherchent le rose, le rouge vif, etc. Les teintes pâles sont les moins recherchées; aussi les fleurs blanches qui sont visitées par des insectes diurnes sont-elles ponctuées de pourpre ou de teintes foncées dans les places où git le nectar et où se trouvent les organes de la fécondation. D'ailleurs, pour éviter aux insectes toute perte de temps, la fleur entoure l'orifice où la trompe doit être engagée, d'une tache plus ou moins colorée, toujours apparente.

Il est un grand nombre de fleurs qui indiquent immédiatement que leur fécondation est opérée et le nectar épuisé — car la fleur ne sécrète du miel qu'aussi longtemps qu'elle n'est pas fécondée — par des teintes spéciales ou des parfums différents. Les myosotis, les Primulacées, sont de cette catégorie-là.

Il est un grand nombre d'espèces dont les fleurs sont irrégulières et conformées de telle façon qu'elles s'adaptent à certains insectes seulement (sauge, mufliers, etc.) Beaucoup renferment leur miel dans des nectaires bien cachés, dans des sortes d'éperons ou de cornes d'abondance placées en arrière de la fleur (capucines, ancolies, orchidées). La fleur de l'*Angraecum sesquipedale*, qui s'étale, brillante et parfumée dans les serres de M. Félix Cornu à Vevey, a un éperon de 40 à 50 centimètres de long, tout gorgé de miel. Il faut un insecte à trompe puissante pour aller jusqu'au fond! Chez le muflier (gueule-de-loup) la fleur ne peut être fécondée que par un bourdon assez gros et assez lourd pour abaisser, par son propre poids, la lèvre inférieure de la fleur afin de pouvoir introduire sa tête dans l'intérieur.

Chacune des espèces de fleurs a sa particularité quant au mode de fécondation et il n'en est aucune qui n'offre un puissant intérêt. Il y a plus, car dans beaucoup de cas la fleur protège son nectar contre les pillards (fourmis, insectes aptères divers) auxquels il n'est pas destiné, par des poils, des épines, qui forment des chevaux de frise ou par des glandes qui leur gluent les pattes ou simplement encore par la glabrescence des tiges, qui ne permet pas leur ascension. Beaucoup d'espèces entourent leurs nectaires de poils glanduleux leur servant, suivant les cas, de parapluie ou de parasol (violette, géranium des bois, etc.)

Ainsi qu'on le voit, la nature n'a rien qui soit livré au hasard; tout y a son but, sa raison d'être et son rôle à remplir. Le plus petit des faits qui s'y produisent nous erie la toute-science de Celui qui, après avoir créé, régit encore et gouverne avec sagesse.

Henry CORREVON.

note.

à partir de Mars  
1902, les journaux  
ont cessé de publier  
les Comptes rendus  
des séances familiales  
le 27 Mai 1902.

M. Léves.

R. B. Il existe  
dans la Bibliothèque  
un recueil beaucoup  
plus ancien de  
pareils Comptes rendus.

Journal de Genève  
du 17 Février 1902.

